BnF Gallica

Nouveaux Contes pour les enfants

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Nouveaux Contes pour les enfants. 1895.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Mme E. BERSIER

NOUVEAUX

CONTES

PAUL SOUIS PARIS

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

Philippe Cochet à sa petite
amie Renée Dubosc
Noël 1894.

NOUVEAUX CONTES

POUR LES ENFANTS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

MICHELINE. — 9e éd. — 1 vol. in-12 . . .	3 fr.	50
LA BONNE GUERRE (épuisé).		
TOURLÈDE. — 3e éd. — 1 vol. in-12 (épuisé).		
L'ERMITE DE PLOUERNEAU. — 2e éd. — 1 vol. in-12	2	—
ANDRÉ TOUREL. — 2e éd. — 1 vol. in-12 .	3	50
ICI ET LA. — Nouvelles. — 1 vol. in-12 .	3	50
LE JOURNAL DE MARC. — 1 vol. in 12 . .	3	—
HISTOIRE D'UNE PETITE FILLE HEUREUSE. — 2e éd. — 1 vol. in-12	2	50
LES MYRTILLES. — Histoire pour les enfants de 6 à 10 ans.	3	—
CONTES POUR LES ENFANTS. — 1 vol. in-12.	2	50

10 3000

NOUVEAUX CONTES POUR LES ENFANTS

PAR

Mme EUGÈNE BERSIER

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33
1895

Tous droits réservés

P 44

CE QUE VIT UN MOINEAU DE PARIS

CE QUE VIT UN MOINEAU DE PARIS

I

Il vit d'abord un gros chat, qui le saisit dans sa gueule, et dès sa première heure de vie libre, hors du nid, il se crut perdu sans rémission.

Mais, qui le croirait? Minet n'avait que de bonnes intentions à l'égard de Pierrot! Il ne le croqua point, ne serra point ses dents aiguës plus qu'il ne le fallait pour transporter délicatement l'oisillon aux pieds d'Élise, sa jeune maîtresse, qui s'écria, stupéfaite:

— Que m'apportes-tu là, Tigré? un oiseau vivant!

Disons que Tigré ne connaissait pas cette fringale qui fait dévorer force souris et guetter traîtreusement les oiseaux aux chats qui n'appartiennent à personne ou à ceux que l'on affame pour en faire de bons chasseurs de la gent trotte-menu. Un moineau eût été un fin morceau pour un chat de cette espèce. Tigré était très bien élevé et très bien nourri. Il ne faisait dans les greniers et sur les toits que des promenades de pur agrément.

Le jour où notre Pierrot se crut la proie du gros chat à la pelisse jaune, rayée de noir, était celui où ses père et mère l'avaient jugé suffisamment élevé pour se tirer d'affaire tout seul. En donnant la volée à la première nichée du printemps, les époux-moineaux étaient allés vaquer à d'autres soins. Il est même probable qu'ils s'accordaient entre temps un petit voyage de plaisir.

Pierrot fut bien étonné de se trouver tout à coup sur les genoux, puis dans la douce main d'une jeune fille qu'il n'osa pas regarder tout d'abord. Quand le courage lui vint de fixer sur elle ses petits yeux brillants, il la trouva très jolie, mais trop pâle. Elle disait *mère* à une femme vêtue de noir, qui, debout derrière sa chaise, démêlait sa longue chevelure brune, à reflets d'or.

— Il n'y a donc que les oiseaux, pensa Pierrot, pour abandonner leurs enfants.

Pas plus tard que la veille, sa petite sœur, apprenant à voler, — c'était leur dernière leçon, — était tombée de l'arbre sur le pavé de la grande cour. Les parents ne s'en étaient point occupés. Son petit corps palpitant était resté là...

— Que va-t-on faire de moi? se demandait notre moineau.

La présence du gros chat le gênait beaucoup. Élise, ainsi se nommait la fillette, le sentait trembler dans sa main. Lui faudrait-il

essayer de s'accoutumer à cette compagnie, faite pour effrayer l'oiseau le plus brave?

Tigré s'était mis en pelote devant le grand lit. Il filait le plus beau rouet qu'on eût jamais entendu. Il était chez lui.

— Pauvre mignon! comme son cœur bat! dit la jeune fille en passant doucement son doigt sur les plumes ébouriffées qu'elle ne parvenait pas à lisser.

— Ce n'est tout de même pas bien prudent de garder un oiseau près d'un chat, dit la mère. Le jour où le goût en viendrait à Tigré...

— Quelle horreur ! s'écria sa fille. Mais vois pourtant comme il me l'a gentiment apporté, sans lui faire le moindre mal.

— C'est vrai. Et puis ce serait une agréable compagnie pour toi. Tu n'es pas trop bien portante en ce moment, et tu te trouves souvent seule quand je dois te quitter pour rapporter l'ouvrage.

— Je ne sais que décider, dit Élise, caressant toujours le petit oiseau. C'est vrai

que Tigré ne reste guère chez nous. C'est peut-être pour me remplacer sa société qu'il m'a apporté ce moineau, ajouta la jeune fille en riant.

— Gardons-le jusqu'à ce qu'il sache voler et manger tout seul, dit Mme Marcelin. C'était le nom de la mère d'Élise.

Puis elle se mit à s'occuper de son ménage.

D'un air languissant, Élise se leva et rejeta en arrière sur ses épaules la belle tresse que sa mère venait de terminer par un nœud de ruban de satin noir. Debout, elle ne paraissait âgée que d'une quinzaine d'années, mais sa figure allongée et plutôt sérieuse lui en donnait davantage.

Lorsque Mme Marcelin vint poser devant elle, sur la table chargée d'ouvrage de lingerie, un bol de lait fumant et un petit pain, sa fille était encore indécise. Elle regardait du côté de la fenêtre, qui ouvrait sur le toit d'une maison très élevée.

— Il ne sait pas encore assez voler pour

descendre d'une pareille hauteur, pensait-elle. Il arriverait en bas tout brisé.

Si Élise avait connu l'histoire de la petite sœur moineau, abandonnée mourante sur le pavé, elle aurait encore plus tremblé pour Pierrot.

— Mais, se dit-elle encore, au bout d'un seul jour, je m'y serai déjà trop attachée pour m'en séparer. C'est encore François qui me fait le plus peur pour lui, bien plus peur que Tigré. Je n'ose pas dire cela à mère. Elle pleure déjà bien assez à cause de ce méchant garçon.

Tout en déjeunant pour son propre compte, la jeune ouvrière partageait son pain et son lait avec Pierrot. Celui-ci avait encore le bec mou et jaune. Il l'ouvrait si grand que c'était très drôle à voir. Un rire joyeux, jeune et frais, éclata dans la chambre.

— A-t-il faim ! Est-il gourmand! Il va tout dévorer !

On était à la première heure d'une belle

journée de la fin d'avril. Le soleil n'éclairait pas encore les rues, en bas, dans les profondeurs. Mais il dorait le haut de la tour Eiffel. Il envoya ses premiers rayons si doux, qui voudraient n'éclairer que nos joies, dans la chambre du sixième, où se passait cette petite scène.

— Tiens ! on dirait que le soleil lui fait plaisir, reprit Élise. Il a peut-être passé la nuit dehors, bien loin de son nid ; c'est de froid qu'il tremble ! — Il se secoue, — il essaie de se lisser les plumes. — Oh ! tu es trop gentil, vois-tu !

Élise reprit Pierrot dans sa main et lui donna une série de petits baisers. Oubliant le chagrin qui est le dénouement presqu'inévitable de toutes ces histoires d'oiseaux, elle était maintenant tout à fait décidée à ne pas se séparer du moineau, et à s'en faire le plus de plaisir possible.

— Mère, crois-tu que la vieille Rosalie voudrait bien me prêter sa cage, puisque son canari vient de mourir ?

— Peut-être, pour quelques jours, du moins, répondit Mme Marcelin.

— Elle ne veut plus garder d'oiseau; elle dit qu'elle n'en aimera jamais un autre. Et puis elle est si vieille!

— Tu penses qu'elle pourrait bien te laisser sa cage par son testament, dit en souriant la mère. — Si tu vas chez elle, demande-lui quelles commissions je puis faire pour elle aujourd'hui. Elle a tant de peine à remonter nos six étages, qu'un jour elle se laissera mourir de faim.

— Viens donc, Pierrot, dit Élise.

II

Une minute après, la jeune fille frappait, un peu fort, car Rosalie était sourde, à une porte étroite au fond du long couloir.

— Entrez, dit une voix très faible.

La clef était sur la porte.

La chambre se trouvait dans une obscu-

rité presque complète. L'air en était cru à donner le frisson. De ce côté de la maison, on n'avait que le soleil couchant. Devant la lucarne percée dans le toit, était suspendu en guise de rideau un morceau d'étoffe de couleur sombre.

— J'ai cru mourir toute seule, cette nuit, dit la même voix plaintive.

Celle qui parlait était couchée dans un petit lit placé derrière la porte.

— Oh! pauvre Rosalie, qu'y a-t-il donc? s'écria Élise compatissante.

A mots entrecoupés, la vieille femme expliqua que la veille au soir, en se déshabillant, elle s'était sentie prise de vertige. Puis, elle ne savait plus ce qui était arrivé. Plus tard, elle s'était réveillée par terre, dans les ténèbres. Son bras droit ne voulait plus remuer, sa jambe droite non plus. Comment elle était parvenue à se recoucher, Dieu seul savait! Elle avait cru que le matin n'arriverait jamais!

Sans le moineau, l'idée ne serait pas

venue à ses voisines de venir la voir, de toute la journée, peut-être. De quels faibles instruments Dieu se sert parfois !

Comme elle plaçait le petit oiseau dans la cage vide posée sur la commode, Élise eut l'esprit traversé par cette dernière réflexion, à laquelle s'ajouta le désir de faire tout ce qu'elle pourrait pour Rosalie.

Débarrassée de Pierrot, elle alla écarter de la fenêtre le misérable rideau. La lumière joyeuse du matin d'un beau jour vint inonder la pauvre chambre pour n'y montrer que désordre et poussière. — Sur le lit était étendue une petite vieille à la figure jaune, ratatinée, aux yeux ternes. Son corps amaigri se dessinait à peine sous une couverture qui ne la couvrait qu'à moitié.

— A boire, dit Rosalie avec effort.

— Je cours chercher de l'eau fraîche, dit la jeune fille, qui avait pris peur en la regardant.

En réalité, Élise allait avant tout chercher sa mère, car elle se sentait trop tremblante

et maladroite pour secourir, à elle seule, la vieille Rosalie. A voir son visage, elle reconnaissait bien que la mort était venue la chercher.

Pendant ce temps, Pierrot se sentait tout perdu dans la cage, où il ne lui plaisait pas du tout de succéder au canari défunt!

Mme Marcelin s'y entendait à soulager une malade et à l'arranger confortablement! Une demi-heure après, la chambre avait tout un autre aspect; il y avait près de la vieille femme des boissons à choisir. Elle-même avait un lit fraîchement fait et des draps propres. Après avoir avalé péniblement une gorgée d'eau, elle étendit ses membres en disant:

— Comme je vais bien dormir!

— Vous ne serez plus seule, dit Mme Marcelin doucement, je vais venir près de vous avec mon ouvrage. J'ai fait appeler le médecin.

— Il ne me fera rien, dit Rosalie. —

Quand Chéri est parti, j'ai prévu ce qui m'attendait.

Chéri était le nom de son serin. Pour une pauvre femme qui reste sur la terre sans famille, ces compagnons-là sont quelquefois la dernière raison de vivre.

III

En quittant Rosalie, Élise voulut emporter la cage et Pierrot. Mais, plus de Pierrot! Évidemment, troublée par l'état où elle avait trouvé leur vieille voisine, Élise avait oublié de fermer la porte de la cage. Celle de la chambre était restée entr'ouverte, et l'oiseau avait profité de toutes ces bonnes chances pour reprendre sa liberté. Il avait bien déjeuné, et il était l'imprévoyance même, le pauvre petit!

Sous les meubles, partout, Élise chercha, fureta. Puis, dans les longs couloirs qui se croisaient devant toutes ces chambres de

domestiques ou de locataires pauvres. Elle descendit ensuite six étages, alla voir jusque dans la rue, où picoraient les gros moineaux.

Elle remonta haletante, sans Pierrot. Sa mère se disposait à retourner chez Rosalie et paraissait mécontente.

— Ma fille, dit-elle avec quelque fermeté, songe qu'il est neuf heures, et que notre journée de travail n'est pas commencée. Tu sais que c'est le mois du terme, et que nous gagnons si juste que je n'aurai pas les moyens de t'envoyer un peu à la campagne, ce qui me crève le cœur. Quand il s'agit de secourir une pauvre voisine, c'est bon, mais gâcher son temps pour un oiseau!...

Élise était bien rarement reprise par cette mère si bonne, qui se fatiguait sans trêve et ne la laissait jamais travailler trop longtemps de suite. Restée seule, elle bouda quelque peu.

L'amour des mères, des meilleures, n'est pas toujours sans danger pour leurs enfants.

Il fait prospérer en eux l'égoïsme comme une plante touffue, aux racines profondes.

Élise ne savait guère voir les traces du chagrin et des veilles sur le visage de sa mère, qui était restée veuve dans une grande gêne. Elle s'apitoyait plutôt sur elle-même et trouvait dure la destinée de la jeune fille pauvre, privée de ce qui fait épanouir la jeunesse.

Elle aurait voulu avoir les ailes que donnent l'argent, le loisir, pour suivre l'oiseau dans son vol vers la liberté. Elle regardait par la fenêtre ouverte les toits d'ardoise scintillants au soleil; les fumées bleues qui montaient si légères, et, dans un grand éloignement, une ligne de collines pâles, vaporeuses. Le vent chargé de senteurs printanières, qui entrait pour lui caresser le visage, semblait lui dire : — « Viens donc ! »

La fillette poussa tout à coup un cri de surprise. Deux petits yeux noirs et vifs la regardaient du dehors. Pierrot, *son* Pierrot, se tenait perché sur l'extrême bord de la gouttière, dans une position fort dange-

reuse, et la dévisageait avec une grande hardiesse.

Comment travailler? Elle courut lui faire une petite pâtée. Elle essaya de l'attirer près d'elle par de gentils signes d'amitié, bien doucement, lui présentant à manger.

Le moineau avait faim, sans aucun doute. Dans un but tout intéressé, il s'approcha à petits sauts. Il allait venir becqueter le pain trempé, dans la soutasse que lui tendait son amie...

Mais las! un grand tapage se fait entendre du côté de la porte. Élise laisse échapper la soutasse, et Pierrot recule avec prudence. Il se ménage une porte de sortie et attend les événements.

C'est François, le frère d'Élise, d'un an plus jeune qu'elle. Son caractère est mauvais, brutal. Il est apprenti menuisier, mais il a toujours perdu sa place, et toujours pour de tristes raisons, qu'on apprend quand on va aux renseignements. La mère n'a plus le courage d'y aller pour qu'on lui

fasse honte de son enfant. Elle voit déjà engagé dans la plus mauvaise voie ce fils unique, qui ne fait qu'ajouter à ses peines la pire de toutes.

Quand il arrive, c'est pour se faire nourrir, comme le moineau. Il débite toujours une histoire pour expliquer qu'il est de nouveau à ne rien faire.

Élise a presque peur de lui. Elle lui répond à peine. Son frère s'assied près d'elle et touche à tout sur la table. Il a commencé par se chercher dans l'armoire un morceau de pain, du fromage. Sa sœur, penchée sur son travail, prend un air extraordinairement appliqué. Le dos tourné contre la fenêtre, elle espère lui cacher le moineau.

— Où est Tigré ? demande François, qui n'aime rien tant que de taquiner chien ou chat.

Mais il a regardé par-dessus les épaules d'Élise, par un pur hasard.

— Tiens ! un moinillon de l'année, s'écrie-t-il. Pousse-toi donc, que je l'attrape.

Élise se lève, ferme brusquement la fenêtre. Pierrot a compris le signal.

Il regarde sa grande amie comme pour lui dire adieu. Il se risque et se laisse tomber du toit.

IV

Élise restait là, saisie, le cœur chagrin. Le petit oiseau lui était déjà devenu cher. Mais surtout elle en avait grande pitié. Ses ailes n'avaient pu le soutenir de la hauteur du sixième étage sur le trottoir. Quand elle-même se mettait à la fenêtre, elle ne pouvait regarder en bas sans vertige. Pour rien au monde elle ne fût descendue maintenant pour connaître le sort de la pauvre petite bête. Elle préférait s'en distraire et s'en alla rapporter la cage vide chez Rosalie, décidée à oublier Pierrot.

Élise s'avouait maintenant à elle-même que dans les premières heures de cette journée

elle avait perdu son temps pour un chétif prétexte. Elle se pencha sur Mme Marcelin et l'embrassa. Elle remarqua comme pour la première fois que sa mère, qui aurait pu avoir l'air encore jeune, paraissait âgée, usée. Puisque François lui causait tant de soucis, son autre enfant devait s'efforcer de l'en consoler. Elle s'y résolut avec l'aide de Dieu.

Mme Marcelin vit bien que sa bouderie était passée et sourit à sa fille. Elle ne lui demanda pas pourquoi elle rapportait la cage. Lui montrant leur vieille voisine qui dormait toujours, la respiration haletante :

— Le médecin est venu, dit-elle tout bas. Rosalie ne passera pas la journée.

Élise ne retrouva pas son frère dans leur chambre. Elle se mit au travail avec un cœur soulagé, s'efforçant de regagner le temps perdu.

François était descendu, lui, chercher des nouvelles de Pierrot. Tous les garçons, méchants et bons, ont grand goût pour ces

nichées du printemps. Chacun traite à sa manière ce qui lui en tombe sous la main.

Notre garnement ne trouva pas trace du moineau en bas dans la rue, pas même une légère plume arrachée du frêle petit corps. Il s'en alla plus loin, sifflotant, les mains dans ses poches, cherchant comment il pourrait bien tuer le temps, ce qui veut toujours dire en faire un usage détestable.

V

La Providence, qui s'occupe de ses moindres créatures, avait veillé sur Pierrot. Il n'était pas tombé tout droit du toit sur les pavés. Ses ailes avaient merveilleusement adouci la descente. Il avait su s'en servir, et il en était tout fier. Il avait voleté de corniche en corniche, se reposant sur le haut des volets, sur le bord des fenêtres, à chaque étage. Le voici maintenant sain et

sauf tout en bas; il y est arrivé comme sur du velours.

Il se considère maintenant comme le plus habile des acrobates; il continue à exercer ses ailes. Il essaie aussi la force de son bec et va rejoindre une compagnie de moineaux d'âge mûr, qui tout le jour picotent dans la rue tout ce qui peut leur convenir.

— Qu'on me laisse tranquille, à présent, pense-t-il. Je saurai bien me débrouiller comme un autre.

Le pauvre petit! Bientôt la troupe s'en va plus loin, il reste seul en arrière. Les voitures vont l'écraser, il ne sait pas encore faire la nique aux chevaux, attendre le dernier moment pour s'envoler comme une flèche de dessous leurs jambes!

Il a toujours cet air mignon, touchant, des petits oiseaux tout frais sortis du nid. Il s'est réfugié sur un des côtés de la rue et volette en frôlant le bas des maisons.

Une dame, prise d'intérêt pour lui, s'arrête,

quoique pressée, pour voir s'il saura se tirer d'affaire. Elle se tient prête à lui porter secours.

Il tente de se soulever de terre, mais ses petites ailes battent l'air inutilement. Soudain quelque chose comme un couvercle tombe sur lui et le plonge dans les ténèbres.

C'était la casquette d'un jeune employé au télégraphe, garçon d'une douzaine d'années. Très adroit, il glisse doucement la main sous son couvre-chef et saisit sa capture.

Pierrot fit entendre un piaulement plaintif qui voulait dire :

— Hélas ! hélas !

La dame avait assisté à l'événement. Elle dit au jeune porteur de dépêches :

— Quand il saura voler tout seul, donne-lui la liberté. Alors tu n'auras fait qu'une bonne action.

Le garçon, qui s'appelait Félix, leva vers elle un si bon regard que la dame s'en alla toute rassurée sur le sort du petit oiseau, encore si faible et si dépendant.

Félix rentrait chez lui pour déjeuner. Heureuse coïncidence pour Pierrot, que dévorait de nouveau une faim de loup, et qui ne demandait qu'à ouvrir le bec! Son ambition du côté de la liberté se trouvait singulièrement contrariée par l'avidité insatiable de son estomac, autant que par les circonstances.

Il se vit tout à coup le convive d'une table plus garnie d'enfants que de plats. Un seul fricot, mais abondant. La mère le servait à pleine cuillerée à sa famille nombreuse et bruyante. Pas un ne manquait, depuis la toute petite fille qui gardait encore le logis près du jupon maternel, jusqu'au grand frère qui accompagnait le père à l'atelier. Tous étaient d'aimable humeur, contents de retrouver de bons parents, tous voulaient raconter à la fois les incidents de la matinée.

Félix tenait le milieu entre les grands et les petits. Lorsqu'il sortit son moineau de dessous sa veste et se disposa à le faire

manger, ce fut une surprise générale, et les exclamations éclatèrent. On se précipita sur l'heureux Félix, qui leur permit à tous d'examiner et même de caresser son pierrot. On aurait jalousé Félix si on l'eût moins aimé. Il était le frère favori, si bon, si complaisant!

Bientôt la famille se dispersa, chacun retourna à son travail. On se réjouit de se retrouver au souper, — avec le moineau!

— Mais il dormira, dit en pleurnichant l'un des petits garçons, qui savait très bien qu'au coucher du soleil les oiseaux mettent la tête sous l'aile et se transforment en une petite chose ronde.

— Je le mettrai dormir près de toi, dit Félix, et demain matin, c'est lui qui te réveillera.

En attendant, Félix emporta Pierrot au bureau du télégraphe. Là, il se garda bien de le montrer à personne. Pierrot habitait une chaude petite cachette sur la poitrine de son maître. Ce maître était un ami. Le

cœur de l'oiseau et celui du jeune garçon battaient très près l'un de l'autre.

A la longue, Pierrot aurait cependant pris de l'ennui dans cette retraite obscure. Pour le moment il était fatigué et se reposait doucement. Il ne voyait rien, mais il entendait tout ce qui se passait dans le bureau plein de monde, et cela ne manquait pas de l'intéresser. Félix n'y restait pas longtemps de suite, tout le jour se passait à porter des dépêches dans le quartier. Le cercle de ses courses était très étendu. Ses jambes travaillaient ferme.

VI

Sur le chapitre de ces petits papiers bleus qu'il distribue ainsi, à droite, à gauche, dans les plus belles et luxueuses maisons comme quelquefois dans la demeure du pauvre, le petit employé au télégraphe est aussi ignorant que son oiseau. Il porte avec

lui joie ou douleur, grande ou petite nouvelle, des messages qui arrivent d'au-delà des mers, ou seulement de Paris et de France. La dépêche remise, il ne s'arrête même pas pour en voir l'effet sur les visages. Il n'éprouve aucune curiosité à cet égard. Lui parti, il ne sait pas si la main a tremblé de joyeuse impatience ou d'appréhension douloureuse, si elle a hésité avant de briser la frêle fermeture. Peut-être était-ce la ruine, peut-être la fortune, le deuil cruel ou l'annonce d'un heureux revoir. Peut-être seulement la chose la plus indifférente du monde, chez ceux qui se payent le télégraphe pour des riens.

Félix fait son ouvrage et ne chôme pas en route comme beaucoup de ses camarades. Il sent toute la gravité de ses fonctions.

Maintenant il revient au bureau, son petit sac vide se balançant à son côté. Il passe dans une rue peu fréquentée, entre Passy et Auteuil. Là, chaque maison a son jardin,

où les lilas et les arbres fruitiers sont tout en fleurs.

En longeant un mur peu élevé, que dépassent des branches de pommiers et de cerisiers, l'envie prend à Félix de lâcher un peu son oiseau pour voir ce que Pierrot pourrait bien entreprendre.

Il commence par le poser sur son doigt pour lui donner le temps de se reconnaître et de s'accoutumer au grand jour. Il répond en sifflotant aux *piou-piou* du moineau.

Mais, aïe! qui vient là-bas, se dandinant tout débraillé, le chapeau mou de côté? — C'est François!

Félix le connaît bien; ils habitent la même maison, ses parents, les Leroux, en bas, les Marcelin en haut. C'est le dernier garçon que Félix aurait voulu rencontrer, seul à seul, dans une rue écartée.

Voici le moment de trembler, pauvre Pierrot, pour toi-même et pour ton gentil jeune maître.

— Tu as pris notre moineau, dit François

rudement, au moment où Félix s'efforçait de remettre l'oiseau dans sa cachette. Il s'est envolé de chez nous. Il est à ma sœur.

— S'il est à Mlle Élise, je le lui rendrai tout à l'heure, dit doucement Félix.

Mais François haïssait ceux qu'il appelait des petits saints. Il y avait longtemps qu'il avait Félix sur le cœur, et il voulait enfin le *rosser*. Pour l'oiseau, il n'y tenait guère.

— Rends-le moi tout de suite, à moi, s'écria-t-il en voulant lui arracher la pauvre bestiole.

— Je le rendrai à ta sœur, pas à toi, dit Félix avec fermeté.

François n'entendait que la raison du plus fort; il se jeta sur son camarade plus jeune, plus faible...

Félix ne refusait jamais de livrer bataille pour une bonne cause. Mais avant de se mettre en garde, il trouva moyen de lancer l'oiseau par-dessus le mur dans un jardin. Tout valait mieux que de tomber entre les

mains de François! La petite créature disparut dans le fouillis des branches fleuries.

François entra dans une vraie fureur.

— Tu vas me payer cela, s'écria-t-il. A nous deux!

Pierrot, soutenu par ses petites ailes, ne s'était point fait de mal. Perché sur l'arbre, ses yeux éveillés suivaient par une ouverture entre les branches le combat des deux garçons.

Félix se défendait bravement, et jusqu'à un certain moment, la lutte ne parut pas trop inégale. Mais tout à coup un croc-en-jambe le mit à terre. Au lieu de relever son adversaire avec la noblesse d'âme d'un vainqueur de bonne race, François lui envoya une poussée brutale, qui jeta Félix contre la muraille. Sa tête heurta si violemment que l'enfant resta là, étendu sans connaissance.

Comme de juste, François avait disparu. Les piaulements du moineau ne firent venir

personne. Et le soleil descendait derrière les jardins paisibles.

Il allait disparaître, et Pierrot se sentait pris de sommeil, lorsqu'enfin un autre jeune employé au télégraphe vint à passer par là.

A ce moment, Félix, un peu ranimé, cherchait à se remettre sur ses jambes. Mais la tête lui tournait bien fort. Il avait la figure en sang.

— Qui t'a donc arrangé comme ça, mon vieux ? dit le nouveau venu en le prenant sous le bras.

Félix ne parlera pas. Il n'a jamais dénoncé personne.

Le camarade reprit:

— Si je le tenais, celui-là, il en recevrait, une raclée !

Tous deux s'éloignèrent à petits pas. Félix retourna une fois la tête du côté des arbres où les oiseaux allaient s'endormir.

— Reste où tu es, pauvret, dit-il. C'est encore plus sûr pour toi.

VII

Pierrot s'en est très bien tiré et se porte à charme. Il vit chez ses pareils, grandit et prend chaque jour des forces. Il ne manque pas de joyeuse compagnie parmi les jeunes de l'année. Les nuits d'été sont clémentes, les feuilles touffues, le sol tout ensemencé, et les petites graines volent au vent.

C'est toute une république que celle des moineaux. On ne s'y envoie pas de dépêches, mais on y a une langue tout comme chez les hommes; on sait s'y comprendre, et on y traite bien des affaires. Il va être question pour Pierrot d'un établissement avantageux, là-bas, dans la glycine qui tapisse une jolie maison. Il va y bâtir son nid et y avoir une gentille femme qu'il mènera dans le monde.

Il est resté dans le voisinage de ses an-

ciennes connaissances. Mais il n'a plus peur de François, ni de Tigré, qui d'ailleurs ne lui a jamais fait de mal. Il ne craint pas d'aller un peu voir ce qui se passe chez les Marcelin et chez les Leroux. Ceux-ci habitent le rez-de-chaussée de la haute maison et cultivent un petit jardin devant leurs fenêtres. Ils ont de l'aisance, car M. Leroux travaille dur et ne va jamais chez le marchand de vin.

Souvent Pierrot se poste en observation sur la tonnelle du jardin et fait ses conjectures. Il revoit Élise et sa mère. Elles sont invitées à descendre tous les jours avec leur ouvrage; aussi Élise a-t-elle des joues moins pâles. C'est plaisir de voir tant de bons procédés entre voisins.

Par exemple, on n'entend plus parler de la vieille Rosalie. N'avait-elle donc personne au monde pour la regretter?

Félix est resté malade tout l'été. Si l'on n'était pas si content de lui au télégraphe, il aurait pu perdre sa place.

Pierrot a vu la chose la plus étonnante du monde:

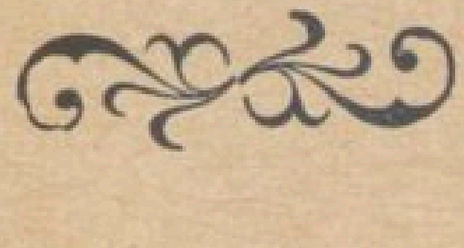
François, assis, lui aussi, dans le jardinet, à côté du fauteuil où Félix reste tout le jour. Ils font ensemble une partie de dominos!

Pierrot ne sait pas comment cela a pu s'arranger. C'est peut-être parce que Félix n'a dit à personne le nom de son ennemi.

Pierrot trouve que François n'a plus la même figure. Il l'a vu embrasser sa mère. Peut-être qu'elle sait tout, elle? François se sera confessé. Mme Marcelin paraît toute rajeunie.

Pour un rien, le moineau irait se percher sur l'épaule de Félix, tout près de François. Mais avec l'âge est venue la réflexion.

— Tout de même, se dit-il, se grattant l'aile avec sa patte, mieux vaut rester chacun chez soi.



LE GRAND VOYAGE D'UN PETIT CHAT

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

LE GRAND VOYAGE D'UN PETIT CHAT

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

I

Me voici arrivé, enfin! et sur les genoux de mes deux petites maîtresses, qui tour à tour me prennent et me caressent de leurs douces mains. On dirait qu'elles veulent me faire oublier toutes mes peines. Elles n'y parviendront pas. J'en ai trop gros sur le cœur. Cependant je recommence à faire mon *ron ron*, et à me sentir tout à fait confortable.

Bien que je ne sois pas un chat anglais, *Pussy* est mon nom. Quoique je préfère de beaucoup celui de *Minet*, il n'y a pas à discuter là-dessus. C'est une mode à présent de parler toutes les langues à la fois, à vous en casser la tête. Elles sont pourtant de belles et bonnes petites Françaises, les deux sœurs auxquelles j'appartiens. L'aînée s'appelle Doucette, la seconde Follette. Ce sont des surnoms, bien entendu, qui cachent leurs noms véritables, mais qui leur conviennent joliment bien!

Toutes les deux, depuis mon retour, me répètent cent fois le jour: « Où donc as-tu été, pauvre Pussy? Que s'est-il donc passé?» Je ne réponds que par un miaulement très plaintif. Alors je les entends faire des suppositions extraordinaires de choses qui ne me sont jamais arrivées. Cela m'enrage de ne pouvoir leur dire: « Ce n'est pas du tout cela. Vous vous trompez d'un bout à l'autre. »

On a dit une fois à Follette, devant moi, qu'elle écrivait comme un chat. Cela n'avait pas l'air d'un compliment, mais ce serait tout de même une preuve qu'un chat peut écrire. Essayons.

Le monde dit aussi que les chats ont la vie dure. J'en suis bien un exemple. Cependant je commence par rendre justice à mes petites maîtresses. Si j'ai été traité avec inhumanité, elles en ont versé assez de larmes, et elles ont tout fait pour m'éviter mon triste sort.

Or donc, il s'agissait de quitter le tranquille village et le joli pays de montagnes où j'étais né, pour s'en aller très loin, je ne savais où. Depuis quelques jours seulement j'avais été séparé de ma mère, j'étais sevré, je me sentais devenu grand garçon. Ma mère elle-même m'avait fait entendre qu'elle n'avait plus le temps de s'occuper de moi, et que j'avais bien du bonheur d'entrer dans une si bonne famille, où je ne serais privé de rien.

Toutes les dernières journées, nous nous amusions, mes petites amies et moi, sous les beaux arbres du jardin de leur grand'-mère, chez laquelle elles avaient passé les vacances. Doucette me gardait dans ses bras, ou me couchait pour dormir dans le lit de sa poupée. Elle était bien un peu trop tranquille pour moi. Mais quand Follette arrivait, c'était l'autre extrême. Elle m'arrachait des bras de sa sœur, me tirait à elle par la queue, les oreilles, par tout ce qu'elle pouvait attraper. Elle était brusque et emportée, mais vive et joyeuse à la manière des petits chats, et c'est ce qui m'allait encore le mieux.

Nous faisions sur le gazon des courses folles, nous grimpions aux arbres, et Doucette nous regardait d'en bas, un peu triste. Si Follette, par étourderie, me tirait les poils et les moustaches, je lui montrais mes griffes, rien que pour lui faire peur. Avec Doucette, c'était toujours patte de velours.

II

Je savais qu'on allait m'emmener loin, bien loin. Je désirais suivre mes jeunes maîtresses partout où elles iraient. En outre, quand on est jeune, on ne demande qu'à changer de place et à voir du pays. Il semble toujours aussi que l'on verra des choses plus belles que celles que l'on a plus près de soi.

Doucette et Follette me remplissaient les oreilles de toutes les merveilles que j'allais voir, des plaisirs nouveaux que nous allions goûter ensemble dans le *château* que je devais habiter avec elles. Elles me promettaient aussi qu'Adèle, la cuisinière, serait très bonne pour moi, ce qui, pour les chats et les chiens, est d'une grande importance.

Enfin Doucette, me caressant de sa petite main fine, me dit un jour :

— Pussy, on part demain.

Ni elle, ni moi, n'imaginions la façon dont on allait me faire voyager!

Le lendemain, tous les enfants étaient levés au petit jour. Mon déjeuner me fut servi plus copieux que de coutume, et, pour lui faire honneur, il n'était pas besoin de m'encourager. Quand je sortis ma tête et mes moustaches toutes blanches de la tasse pleine de lait et de pain trempé que j'avais vidée et reléchée, je vis que mes petites maîtresses me regardaient avec des mines toutes assombries. Leurs frères, au contraire, qui professaient un grand mépris pour le favori de leurs sœurs, se poussaient le coude avec des airs moqueurs.

La veille, Doucette avait préparé pour mon voyage un panier bien douillettement garni avec la couverture de fine flanelle de sa poupée. Elle voulait me porter à son bras et me sortir souvent de ma cachette pour me faire admirer le paysage. Que de joyeuses gambades je m'étais promis de faire d'un

bout à l'autre du wagon, que de niches avec Follette !

Mais tout avait été préparé dans le secret pour changer mon voyage en martyre !

Papa avait déclaré à maman qu'il ne voyagerait jamais avec un chat. C'était assez d'avoir avec soi le tout petit Roger, un bébé insupportable en wagon.

Les enfants, cela ne se met pas aux bagages. Mais un chat, pourquoi pas?

Jean, le domestique, que je déteste depuis, et je le lui ferai bien voir, avait fabriqué en cachette la prison dans laquelle je devais être enfermé. C'était une petite caisse garnie de paille. On m'y fit entrer, je ne pouvais ni m'y étendre ni m'y redresser. Il l'avait faite trop petite, cruauté bien inutile! Mais Jean trouve qu'il y a trop de chats par le monde, et je le soupçonne même d'avoir noyé mes petits frères. Il cloua sur moi un couvercle formé de lattes écartées entre lesquelles je pouvais passer mes pattes. Je ne m'en fis pas faute, et

je couvris d'égratignures la main de mon bourreau.

Je me mis aussi à protester contre le traitement qui m'était infligé en miaulant sans interruption, si bien que M. Hervé, le père des enfants, arracha ma caisse des bras de Doucette, qui s'en était emparée, et décida sans rémission que je suivrais le sort de la montagne de caisses, de sacs et de grosses malles, que Jean devait mener à la gare sur un grand char.

Ainsi fut fait. J'entendis encore les pleurs de Doucette, les sanglots violents de Follette, qui trépignait de colère. Puis, je me sentis emporté, cahoté, bousculé, pesé même avec toute la masse des bagages. Je n'étais qu'un insignifiant colis de plus. Si ma fragile petite caisse n'a pas été broyée, c'est miracle.

Comme on attendait le train, la chère voix de Doucette parvint encore jusqu'à moi et me fit battre le cœur. Elle ne se lassait pas de plaider pour moi.

— Si on le mettait avec les chiens, disait-elle.

— Pour qu'ils se dévorent! s'écria la bonne.

Comme elle se trompait, cette grosse Joséphine! Les compagnons d'infortune oublient toutes les anciennes discordes. A travers mes barreaux, je regardais presque tendrement un bon petit chien dodu qu'on tenait en laisse et qui allait sans doute faire le voyage dans le compartiment des chiens. Avec moi, il aurait eu de la distraction, et nous aurions fait très bon ménage.

Le souffle haletant de la locomotive se fit entendre, puis le coup de sifflet du départ.

Je me trouvai seul, dans le coin le plus reculé du wagon à bagages, où l'on m'avait jeté dans la bagarre générale. Bien heureux encore de n'être pas sous ces malles et autres colis qui me pressaient de toutes parts. Aux stations, quand le train s'arrêtait, j'espérais recevoir une visite de mes petites maîtresses.

Mais rien ! pas une bonne parole d'amitié et d'encouragement. J'étais livré aux étrangers, abandonné!

Un homme en uniforme d'employé se tenait assis sur un ballot à l'entrée du wagon. Par cette ouverture je voyais les oiseaux se balancer en liberté sur les fils du télégraphe. Je suivais la légère fumée qui s'élevait, libre aussi, de la pipe de l'homme vers le ciel bleu. J'eus la maladresse de vouloir rappeler mon existence, de supposer que cet homme avait bon cœur et aurait pitié d'une petite bête malheureuse. Mes plaintes l'agacèrent au contraire.

— A-t-on l'idée de faire voyager un chat, marmotta-t-il en se levant tout à coup. N'en retrouve-t-on pas partout?

Il lança sur moi un lourd panier. Une de mes pattes qui se trouvait justement hors de ma caisse reçut le choc. Je sentis une horrible douleur.

Je compris qu'il fallait me taire à tout prix. Je ne donnai plus signe de vie. Ce-

pendant quand on remuait les malles, qu'on en apportait d'autres, il fallait bien rappeler, pour ne pas me laisser étouffer, qu'il y avait là une créature vivante au milieu de toutes ces choses mortes! Cela ne m'aurait servi à rien avec cet employé brutal, mais je vis près de lui un garçon en blouse bleue, qui l'aidait et qui chaque fois me replaçait en haut du tas. J'aurais voulu lui dire merci. Ce sont de petites marques qui font reconnaître les gens qui ont du cœur et qui n'aiment à voir souffrir personne.

Le voyage était long, je mourais d'ennui et de faim. Une souris trottinait entre les caisses. Elle aurait bien pu venir tout près de moi, je n'aurais allongé la patte que pour l'engager à venir jouer avec moi. Ce que c'est que la mauvaise réputation qui vous suit. Rien que l'odeur d'un chat l'a fait disparaître.

A l'une des stations, où l'on s'arrêtait un peu plus longtemps, j'entendis une voix bien connue, bien douce, qui demandait:

— Se porte-t-il bien, mon chat?

Ce fut le garçon qui répondit d'un ton un peu moqueur:

— Parfaitement, Mademoiselle.

Et les petits pas et la voix s'éloignèrent. Tout redevint noir autour de moi.

Une autre fois on cria:

— Fourcy, Fourcy.

C'était le nom du village et du château où j'allais habiter. J'allais être délivré! Je vis tirer hors du wagon tous les colis pour le château. Mon tour ne vint jamais. Personne ne prit garde à mes miaulements de détresse.

J'étais resté oublié derrière le gros panier, et ma voix se perdait dans le bruit!

Le train repartit, qu'allais-je devenir?

L'employé s'était remis à fumer de l'air le plus placide du monde, mon protecteur en blouse bleue avait disparu. Je ressentais toutes les horreurs de la faim, je mordillais la paille de mon cachot, je ne pouvais presque pas remuer ma patte endolorie. J'étais

emporté loin des petites amies, qui, dans ce grand monde, étaient seules à m'aimer. Il me semblait voir leurs mines désolées. Pourrions-nous jamais nous retrouver?

Le désespoir de mon abandon me fit perdre tout sentiment. Un grand choc me rappela à la vie. Où étais-je donc?

Toujours au milieu des malles amoncelées, pressé, étouffant, mais cependant en plein air, sur le pont d'un grand bateau qui soufflait comme la locomotive, en envoyant vers le ciel une épaisse colonne de fumée noire.

Étais-je sur la mer, sur un lac, sur une rivière? Je ne pouvais rien voir, rien savoir. Entre mes barreaux je voyais passer de belles dames, d'élégants messieurs. Il y avait aussi des enfants qui jouaient, sautillaient d'un bout du bateau à l'autre, joyeux comme des papillons en partie de plaisir. Pas un ne passait assez près de moi pour entendre mon faible miaulement. Je n'avais

cependant d'espoir que dans la compassion d'un enfant.

Je m'engourdissais de nouveau quand tout à coup, avec de grands bruits de vapeur, des sons de cloche, le bateau s'arrêta. Tout le monde descendait à terre, ce fut un grand débarquement.

Je me sentis enlevé avec beaucoup d'autres colis. L'homme qui me portait en avait plus que sa charge et tenait ma caisse suspendue par la ficelle au bout de son petit doigt.

Lorsqu'il fut sur la passerelle, il me lâcha.

— Une boîte à l'eau! cria-t-on.

— La voyez-vous flotter? cria une voix d'enfant. Il y a un chat dedans, je l'ai vu tout à l'heure.

Mais l'eau entrant par les intervalles de mes barreaux, je descendis dans les plus sombres profondeurs. Libre, j'aurais nagé; enfermé, je sentis un grand bourdonnement d'oreilles, et pour le coup je me crus bien au bout de tous les voyages de ce pauvre monde.

N'y avoir été que si malheureux, cela me paraissait pourtant une grande injustice!

Comment fus-je sauvé, repêché plutôt? Je repris connaissance sur le quai d'une ville, délivré de ma maudite caisse et entre les mains d'un petit garçon.

Il m'épongeait avec son mouchoir à carreaux bleus, me serrait contre sa poitrine, me disait des noms de pitié et d'amitié.

Mais il n'était pas seul. Autour de nous s'élevaient des voix et des cris sauvages, et je n'osais pas regarder ceux qui faisaient tout ce bruit. J'enfonçais ma tête sous le bras de mon ami, je m'accrochais à sa veste, je grelottais de froid et tremblais de peur. J'entendais ce que criaient de méchants garnements qui se trouvaient là et qui voulaient me faire un mauvais parti:

— Donne-le donc, Louis, il n'est pas à toi.

Louis les repoussait des deux coudes.

— Ni à vous non plus, disait-il, qu'en voulez-vous faire?

— Ça ne te regarde pas, donne-le.

— C'est le chat de tout le monde, on peut bien s'en amuser.

— Ce sera si drôle.

— Elles s'en tirent toujours, ces bêtes-là.

— Cruels que vous êtes, lâchez-moi, criait Louis.

J'eus beau enfoncer mes griffes en désespéré dans ses habits, il était le plus petit et le plus faible, et il eut le dessous dans la lutte où il me défendait si bravement.

Je fus encore une fois arraché à l'un de ceux qui me voulaient du bien, et pour devenir la victime de vrais persécuteurs. Ce n'étaient plus les fines et douces mains de petites filles qui lutinaient avec moi et me tiraient, pour rire, les oreilles et la moustache. J'étais jeté en l'air, paumé, berné par des mains brutales; quand je retombais tout meurtri sur le pavé du quai, c'était à qui me saisirait le premier pour me tourmenter. Enfin, le dernier qui m'attrapa me lança dans l'eau.

J'entendis encore le petit Louis s'écrier :
— Grand-père, oh grand-père, au secours.

Je ne serais jamais revenu de moi-même au-dessus de l'eau, mais quelque chose comme un crochet me retira du noir abîme, et au moment où j'avais dit une fois pour toutes adieu à la vie comme à la joie, je me trouvais sauvé pour tout de bon.

Toute la troupe des méchants garçons s'était envolée à l'arrivée du vieux David, qui ne leur aurait pas épargné les gifles, à ce que j'ai su depuis. Fort et droit malgré ses soixante-dix ans, il se tenait à côté de son petit-fils après m'avoir ramené sur le bord.

— Qu'allons-nous faire de cette petite bête? dit-il pour répondre au regard de Louis. Ni grand'mère, ni Minette ne la souffriraient chez nous. Tu me dis qu'elle était dans une boîte ? Montre-la moi.

— Ils l'ont toute brisée, dit Louis, qui m'avait repris dans ses bras. En voilà un morceau.

— Juste, l'adresse est dessus, dit le vieux: *Château de Fourcy*. J'y dois porter une belle truite demain à la première heure.

— Laisse-moi aller avec toi, grand-père, puisque je suis en vacances. C'est demain le dernier jour.

— On verra ce que dira ta grand'maman. Allons manger la soupe. Ce doit être le petit chat des enfants. Il l'a risqué belle. A-t-on l'idée aussi de le traiter comme un colis!

— C'est lui qui doit avoir faim, dit Louis.

Ils me portèrent chez eux. Ils n'avaient qu'une seule chambre, dans une pauvre maison. Leurs vêtements étaient misérables aussi, et rapiécés, mais tout était très propre. Si je n'avais pas pensé à mes petites maîtresses, c'est chez ces bonnes gens que j'aurais voulu rester. Justement parce qu'ils n'étaient peut-être pas très heureux, leur cœur en était plus compatissant.

On cacha la grosse chatte, qui aurait pu, disaient-ils, me dévorer par jalousie. On

me sécha près du poêle, on me régala de soupe, et je dormis tout d'un somme, couché aux pieds du petit Louis, à la douce chaleur de son corps.

III

Qu'elle fut jolie sur le grand lac, la traversée du lendemain! C'était dans la barque de pêche du vieux David, qui filait au vent, la voile bien gonflée. L'eau était ridée par la brise du matin, et le soleil levant, qui dorait le haut des montagnes, mêlait aux ondes de jolies teintes roses. Aux pieds de Louis, qui apprenait à tenir la barre, je me sentais heureux comme un roi. Il avait eu une fameuse idée de ne pas me laisser périr, quand tout pouvait me sourire encore!

Le trajet me parut trop court. A Louis aussi, je pense. Il n'était pas content de me rendre à mes maîtres. Tout en me cares-

sant sur ma fourrure bien sèche et soyeuse, il dit à son grand-père :

— C'est drôle comme j'aime déjà cette petite bête. Ce n'est pourtant qu'un chat comme tant d'autres.

— Mon enfant, dit le vieillard, c'est parce que tu lui as fait du bien.

IV

Mes petites maîtresses avaient sans doute vu venir la barque, car je les aperçus tout de suite sur la jolie grève, couverte de cailloux blancs. Elles étaient toutes blanches aussi et très gracieuses. De tout loin, je les ai reconnues. Louis me soulevait pour mieux les voir.

Le jardin du château de Fourcy a une grande allée de châtaigniers qui penchent leurs branches sur l'eau transparente du lac. Le château n'est qu'une vieille maison grise qui doit être pleine de souris. Elle se

cache à moitié derrière les arbres. Elle a de grandes chambres anciennes où l'on peut bien courir et danser.

J'ai encore dans les oreilles les cris de joie de Doucette et de Follette. Je crois bien qu'elles ont embrassé le petit Louis, et je les ai vues sauter au cou du grand-père. Ils se sont régalés avec moi à la cuisine. Adèle la cuisinière leur a fait très bonne figure.

Mais adieu les voyages. Le jour où je verrai faire les malles, il ne manquera pas de cachettes pour moi, dans le grand grenier où je serai à mon poste près de mesdames les souris dont j'ai déjà fait la connaissance. On n'aura rien à me dire. Je pourrais aussi me réfugier tout au fond de la niche de mon ami César, le gros chien de garde qui m'a tout de suite montré de l'amitié. Rien ne pourra me faire quitter Fourcy. Qu'on aille où on voudra, j'appartiens maintenant à la vieille maison où me sourit un heureux sort. Dans la vie si courte des pauvres bêtes, si les peines avaient toute la place, il

n'en resterait plus pour le contentement, et, si j'ai bien compris, j'entends dire que tout est fini pour nous, après. Donc, je garde la grande part de mon existence pour le plaisir et le bien-être dans ce monde d'ici-bas.

Signé,

PUSSY.

LES TROIS BARQUES

LES TROIS BARQUES

I

Trois petits garçons, trois bateaux. Une jolie rivière transparente descendant en pente douce dans la vallée. Sa source jaillit d'une grotte de la montagne.

A l'endroit où jouent les enfants, ses eaux s'étalent en un petit lac. Le lac est agité, les vagues dansent et ricochent sur les cailloux polis qu'elles ont amenés avec elles, de bien haut et de bien loin.

Ces bateaux sont très petits. Ils représentent des chaloupes, de celles qu'on attache au flanc des grands navires. Dans

chacune d'elles se trouvent deux marins en vareuse bleue, qui n'ont pas encore vu la mer.

Ils en font la connaissance en ce moment même, car les enfants, vrais magiciens pour tout transformer à leur fantaisie, veulent aujourd'hui que cette rivière qui se déroule comme un ruban argenté au milieu des prés, dans cette vallée du Jura, et la petite anse tranquille qu'elle forme à leurs pieds se nomment l'Océan Atlantique. Deux de ces joujoux tout neufs, apportés par leur grand-père d'un bazar de Paris, doivent figurer les caravelles du grand Christophe Colomb.

Ils sont arrivés bien joyeux à cette place là, nos garçons. Ils ont attendu cette fin d'après-midi d'été pendant toute une journée très chaude. Enfin, le soleil s'est incliné vers la montagne derrière laquelle il disparaîtra dans une heure. Pour le moment, il fait encore scintiller les petites vagues et les cascatelles de la rivière, il éclaire les grands prés, et là-haut le faîte des sapins,

la lisière des sombres forêts, il égaie tout de ses rayons adoucis.

Sous la surveillance de leur meilleure amie, qui s'appelle leur mère, et qui leur laisse beaucoup de liberté, comme les petits vont s'amuser !

C'est elle qui a donné l'idée de Christophe Colomb.

Il y a juste quatre cents ans que le grand amiral entendit comme une voix d'en haut qui lui dit d'aller hardiment chercher et conquérir un nouveau monde, et que Dieu le ferait réussir.

A l'endroit où la rivière s'élargit, se trouve un pont très étroit, formé par la moitié du tronc d'un sapin.

André, le frère de dix ans, l'aîné, va s'asseoir au beau milieu du pont, les jambes pendantes au-dessus de l'eau. De là, il lance sa barque, où les marins sont attachés à leur banc. Henri, de la rive, lance aussi la sienne. Là où se tiennent les garçons, de grosses pierres forment entre elles un chenal

qui figure le détroit de Gibraltar. Les voilà parties, les caravelles; où sera l'Amérique?

Le tout petit de quatre ans, qu'on appelle Mignon, reste appuyé contre sa maman, sa chaloupe serrée contre sa poitrine, regardant ce qui va se passer.

Oh! là-bas, là-bas, le voici, le Nouveau Monde, cette jolie île verte, au delà du petit lac. Une graine de sapin y a été portée un jour par le vent, et l'arbre y a poussé en compagnie de charmantes fleurs et d'herbes élancées qui se balancent à ses pieds. Sa verdure est encore tendre, et avec un peu de bonne volonté il pourrait appartenir aux forêts vierges qu'allait découvrir Christophe Colomb sous d'autres cieux.

Mais il est presque plus difficile d'arriver là sain et sauf qu'il ne l'était pour la caravelle d'atteindre l'Ile inconnue, la grande Ile d'Amérique, qui fut San Salvador.

La navigation devient tragique, les enfants en suivent les péripéties avec une intensité qui leur fait pour un moment ou-

blier le grand événement historique qu'ils ont voulu représenter.

Elles arrivent à l'île du sapin, les petites barques, mais chavirées, ce qui n'est pas du tout dans le programme. Les pauvres marins ont tenu bon et sont restés à leur poste avec une bravoure extraordinaire. Mais ils sont à demi noyés, leur casaque bleue a déteint sur leurs pantalons blancs, leurs bérets ont été emportés, ils ont des mines pitoyables.

C'est tout à recommencer !

II

— Et toi, Mignon, dit la mère, ne veux-tu pas lancer ta barque ? Tiens, donne-la moi, nous allons raconter une belle histoire.

Mignon a de la peine à se séparer de son joujou, surtout après avoir vu deux naufrages. Il ne comprend pas encore trop bien que son canot est fait pour aller sur l'eau

et pour courir les mêmes dangers que les bateaux de ses deux frères.

Enfin, il se décide, car il a confiance en sa maman.

—Vois-tu, dit celle-ci, en lui prenant délicatement des mains le joli canot en bois verni, avec ses deux marins au costume tout neuf et son drapeau tricolore à la poupe. Vois-tu, ton bateau s'appellera..... Voyons, comment ?

— La Baleine, dit Henri, qui écoutait, laissant aller sa barque au fil de l'eau, au bout de la longue ficelle.

— La Mouette, dit André.

Mignon n'avait pas l'air satisfait.

— Laissez-le donc chercher, dit leur mère. Comment donc veux-tu l'appeler, Mignon ?

Les lèvres roses remuèrent. La mère se pencha. Il n'y avait qu'une maman pour comprendre ce qu'il disait si bas. Elle sourit.

— Quoi ? qu'a-t-il dit ?

— Marguerite, répéta la mère un peu émue. Il a pensé à sa petite sœur qui est à la maison.

— Cela ne va pas du tout ! s'écrièrent les deux aînés en haussant les épaules.

— Cela va très bien, au contraire. C'est juste un joli nom pour un bateau. Quand les marins s'embarquent, ils aiment à se souvenir de ceux qu'ils ont laissés à la maison, leurs mères, leurs petits frères et sœurs. Ils pensent que, leur donner ces noms-là, cela portera bonheur à leur bateau. Comme tu as bien trouvé, Mignon! Si tu veux, ce sera « *la Belle Margot* », puisque nous disons Margot à Bébé. A présent, il faut trouver des noms pour les marins. Figurez-vous qu'il y a dans la barque de Mignon un vieux pêcheur et son petit-fils.

— Dis, toi, maman, fit Mignon.

La mère réfléchit un moment.

— Le vieux s'appellera Jonas, le petit mousse Sylvinet. Est-ce ton avis?

Mignon fit un signe de tête pour dire oui.

— C'est la première fois, reprit maman, que Sylvinet embarque avec son grand-père. Sa mère, Margot, la marraine du bateau, en a bien pleuré. Son père, le grand Jacques, a été perdu en mer l'hiver dernier, comme il faisait son service sur un navire du gouvernement. Il n'est plus resté que ce pauvre vieux Jonas, qui a repris la mer après le départ de Jacques pour gagner la vie de toute la famille. C'est qu'il y en a, à la maison, filles et garçons, tous petits.

A présent, Sylvinet a onze ans, il faut qu'il aide le grand-père. On ne peut plus laisser aller le vieux tout seul.

La maman mit alors la barque à l'eau, et, dans la main potelée de Mignon, le bout de la longue ficelle.

En ce moment, deux petits paysans, descendus de la montagne où ils ont cueilli des fraises et ramassé des champignons, se sont arrêtés sur le pont. Ils n'ont pas l'idée d'aller plus loin. Ils dévorent des yeux « la

Belle Margot » et paraissent écouter de toutes leurs oreilles l'histoire de la «dame».

— Les voilà en mer, dit celle-ci, en poussant au large le bateau du bout de son grand parasol. Oh comme la soirée est calme et belle, et comme Sylvinet est fier d'être devenu tout à coup presqu'un homme! Bien sûr, ils vont faire une bonne pêche, et Marguerite sera toute rassurée pour une autre fois.

En ce moment, dans sa cabane, elle prie Dieu pour eux, puis elle sort pour regarder le temps qu'il fait. Et comme le ciel est pur, rempli d'étoiles, comme on entend à peine de très petites vagues se briser sur la rive, elle va dormir tranquille près des petits. Tire maintenant la ficelle, Mignon.

La maman aida alors Mignon à ramener doucement la barque vers le bord.

— Les voilà revenus, dit-elle. Est-elle contente, la mère de Sylvinet! Elle vient les recevoir avec tous les enfants ; tous aident à sortir le poisson qui se débat sur le sable. Ils vont aller le vendre de suite, tout

frais, tout vivant. Le village est plein de beau monde. On va le leur payer cher.

Jonas dit qu'il est content du petit, que Sylvinet a mené la barque tout seul pendant que lui jetait les filets, qu'il sait déjà manœuvrer la voile. Les enfants des bords de mer, cela sait le métier tout jeunes.

— Tu t'achèteras une robe des dimanches, dit Sylvinet à sa mère, il faut aussi des sabots aux petits. C'est moi qui vous les donne.

Il se rengorgeait d'un air très fier. Sa mère était fière aussi de son aîné. Tu sais, André, quand l'aîné choisit la bonne route, les autres suivent.

Il y a parmi le poisson qu'ils ont pris de grosses anguilles de mer. Cela s'appelle des congres. Voyez-vous aussi tous ces coquillages ?

Mignon se pencha pour regarder cette pêche merveilleuse. Ses frères eux-mêmes s'imaginaient presque voir se passer devant eux tout ce que racontait leur mère.

— Ces congres, c'est commun, reprit celle-ci. La famille les garde pour elle et va s'en régaler. A présent, Mignon, rentrons la barque dans le port. Voyons, les grands, faites-moi vite là un port, avec une jetée de pierres. Vous avez vu cela, le dernier été, à Saint-Paër.

La Belle Margot resta un moment dans le port, bien à l'abri.

— Encore, dit Mignon, encore l'histoire.

Les yeux des aînés, et même des petits paysans en demandaient tout autant. On ne pouvait dire sitôt adieu à Sylvinet!

La conteuse hésita, devint pensive, puis son visage se fit tout à coup triste.

Pourtant elle se décida, et poussa de nouveau la barque au large.

— C'est deux jours après, dit-elle, l'argent est dépensé, il faut repartir. Mais cette fois-ci, le temps n'est pas sûr, il y a au ciel, au loin, des nuages qui font peur à Margot, car ils s'approchent, le vent les amène. Voyez comme la mer se soulève.

Elle agite l'eau avec son parasol, Mignon est tout pâle.

— Mais Marguerite a donné une fois pour toutes son fils au rude métier. Elle n'ose rien dire, car, pour la pêche, quand il pleut c'est le temps le plus favorable. Il faut aller demander à la mer ce que Dieu y a mis pour faire vivre les pauvres gens.

Cette nuit-ci, la pauvre femme ne dort pas. Elle écoute le vent et la mer mugir. Vers deux heures du matin, elle va allumer le feu sous le grand mât du signal. Ce sera là, voyez-vous? à l'entrée du petit port. Et là-bas, aux premières lueurs du jour, au milieu des vagues sombres qui dressent leurs crêtes écumantes, voyez la Belle Margot.... Oh!

— Elle chavire! s'écrie Henri.

— Ils sont perdus! dit André.

— Non dit la mère, prête-moi ton canot. Figure-toi maintenant que ce n'est plus la caravelle de Christophe Colomb, que c'est la « Mouette », puisque tu aimes ce nom-là.

C'est le bateau de pêche d'un brave homme nommé Pierre. Du rivage, il a vu la mer engloutir la barque du vieux Jonas.

Le bateau d'André va rejoindre la Belle Margot, qui se redresse avec l'aide de l'ombrelle de la maman. On tire les deux bateaux vers le bord.

— Oh! dit Mignon, en fondant en larmes, je ne vois plus Sylvinet.

— Hélas ! il était trop vrai, la Belle Margot ne revenait à terre qu'avec un seul homme, le vieux Jonas.

Mais un petit flot arrive et vient déposer Sylvinet aux pieds de Mignon.

— Il est noyé, dit Henri, enterrons-le.

— Pas du tout, dit sa mère. Il vit, il est sauvé. Dans mon histoire, qui est une histoire vraie, mes enfants, Pierre prend Sylvinet dans ses bras et le porte à la cabane, où Margot a allumé un grand feu. On lui souffle dans le nez, dans la bouche, on le frotte, on le met dans le lit bien chaud. Il se ranime, il rouvre les yeux, il

n'est plus si pâle, il sourit. Les voilà tous très heureux, n'est-ce pas, Mignon?

— Oui, dit le petit homme, entre le rire et les pleurs.

— Et la pêche? demanda Henri.

— Ils n'ont rien pris, mais Dieu les a gardés, et ils sont prêts à recommencer. Bientôt la Belle Margot reprendra la mer, car ce sont des braves, les marins et les pêcheurs.

— Et puis, ajouta la maman, il y a dans le village des petits garçons et des petites filles qui sont venus passer leurs vacances au bord de la mer. Vous savez? Ils ont un peu d'argent dans leurs bourses, et quand au matin on leur raconte l'histoire de Sylvinet, ils viennent tous pour le voir et le consoler de sa pêche perdue.

Les petits paysans restaient debout sur le pont, cloués sur place, comme s'ils attendaient encore quelque chose.

La maman se leva pour partir.

— Donnons-leur nos barques, dit André

à l'oreille d'Henri, puisque nous partons demain. Ils reviendront s'en amuser ici.

Les deux frères tombèrent d'accord. Le petit couple de montagnards resta muet, bouche bée, les yeux écarquillés, en recevant ces bateaux qui avaient une si belle histoire et qui naviguaient si bien.

Puis, la reconnaissance entra dans leur cœur. Le plus grand tendit à André son panier de fraises, l'autre à Henri sa récolte de champignons.

Le soleil a disparu derrière la montagne haute et sombre. Il y a comme un frisson dans l'air. La rivière prend des teintes noires, elle n'est plus du tout engageante.

Tandis que les petits étrangers grimpent avec leur mère de l'autre côté, vers les hauteurs encore tout éclairées, les enfants de la montagne, penchés sur l'eau, qu'ils ne trouvent ni trop sombre, ni trop froide, oublient l'heure en faisant poursuivre de nouvelles aventures aux caravelles de Christophe Colomb, ou, selon leur fantaisie,

à la Belle Margot. Pour la première fois, ils se prennent à penser avec envie à la grande mer, à des contrées inconnues et lointaines, et à désirer peut-être sortir une fois de cette vallée écartée, comme ces autres enfants, qui vont partir demain.

III

— Le voilà revenu, le soleil, dit Mignon, en allongeant sur l'herbe à la lisière des bois, son corps encore si arrondi, si gracieux de petit enfant.

— Pas pour bien longtemps, dit sa maman qui atteignait à son tour, lasse, un peu hors d'haleine, cette place élevée où tout était encore chaleur et lumière. André et Henri arrivaient aussi après maints détours, maintes cabrioles, et de vraies joutes de grands garçons.

— Maintenant, dit leur mère, qui s'était assise sur un tertre recouvert de mousse,

je vous ai bien amusés, laissez-moi me reposer un peu. Vous, les aînés, faites bien attention à Mignon.

Bientôt, elle n'entendit plus que les notes claires de leurs jeunes voix, un peu loin, dans les fourrés. De temps en temps une exclamation joyeuse.

— Des fraises, en masse! viens, Mignon! criait Henri.

— Des framboises! une gentiane bleue! criait André d'un autre côté.

Le petit ne savait auquel courir.

Puis on se mit à grimper aux arbres, à balancer Mignon sur les branches basses. Il y avait là un sapin fait exprès pour leurs trois âges, ses branches s'étageaient jusqu'au faîte en facile escalier.

Mignon, très fier, pouvait y monter tout seul, jusqu'à la cinquième branche.

Ils s'y répondaient de l'un à l'autre, comme de joyeux oiseaux. André était presqu'à la cime, Henri au milieu, au plus épais de l'arbre. Le petit appelait ses frères; il

n'aimait pas à rester tout seul en bas, près des taillis touffus.

Tous ces jolis bruits d'enfants n'empêchaient pas la mère de méditer, rêveuse, en regardant la vue des montagnes et de la vallée, si belle et si paisible aux approches du soir. Cette vallée était large. De riches villages s'y étalaient. Ils étaient dans l'ombre, tandis que le soleil s'attardait encore sur les hauteurs. Il y avait sur les pentes vertes de ravissants contrastes entre les teintes obscures et la chaude lumière tout à côté.

La mère regardait aussi la rivière; à peine la distinguait-on tout en bas. Elle pensait aux trois petites barques, jouets d'enfants, puis aux jeunes vies portées sur le grand Océan du monde vers de mystérieuses destinées.

Le soleil disparut une seconde fois derrière la montagne en face. La grande fraîcheur de la nuit qui allait descendre saisit la jeune femme. Mais avant de

se lever pour partir, elle joignit les mains.

— O Dieu! dit-elle en une secrète prière, fais les aborder au port béni, et que le Seigneur soit au gouvernail!

Puis elle se leva, appela les enfants.

— C'est fini, dit-elle, le soleil s'est couché pour tout à fait.

— Je le vois encore! cria André du haut du grand sapin.

En effet, l'enfant se trouvait encore dans la lumière dorée de ses derniers rayons.

Les petits garçons étaient obéissants. Ils vinrent près de leur mère.

Sept coups sonnèrent l'heure dans les clochers des églises de la vallée. Au bruit du vent dans les bois, à celui des villages où rentraient les travailleurs, se mêla comme un souffle haletant.

— Voilà le train qui va à Paris, vers papa, s'écria Henri.

— Le train qui nous emmènera demain, n'est-ce pas, maman? demanda André.

— Il entre dans le tunnel...

— Il en sort, il passe sur le viaduc.

Il avait traversé la montagne dont les hommes hardis savent percer les flancs. Victorieux des ténèbres et du sombre passage, il volait sur les arches gracieuses, élancées, à trois étages, que l'on voyait bien loin, par une déchirure, dans la vallée latérale.

— Bon voyage, un baiser à papa, cria Henri.

Ses petites mains sur ses lèvres roses, Mignon aussi envoyait de tout son cœur son baiser au tendre père absent, qui avait été longtemps solitaire, travaillant pour eux.

Puis, pour la descente trop rapide, le petit glissa sa main dans celle de sa mère.

LE OUISTITI

LE OUISTITI

I

Pauvre petit ami! La peine et le souci qu'il me donne m'attachent à lui chaque jour davantage. Cependant mes soins ne font que prolonger pour très peu de temps une vie trop fragile. Toute ma récompense, pour avoir sauvé cette petite bête de l'abandon et de la mort prochaine, sera le chagrin de la voir languir, puis mourir aux premières gelées d'hiver. Elle est la victime d'une fantaisie qui l'a prise à son pays natal, à son chaud climat. C'était si joli à rapporter de là-bas comme une curiosité.

Une curiosité! c'en est une grande, si minuscule que soit mon singe. A tous les enfants de ma connaissance, à tous ceux que je rencontre, je voudrais montrer cette mignonne créature, et m'amuser de leurs regards étonnés. La petite Lina, la fille du papetier d'à côté, qui me monte tous les matins le *Petit Journal*, en a-t-elle ouvert les yeux, le premier jour! Maintenant elle y est accoutumée, à mon ouistiti, et s'échappe pour venir jouer avec lui, sans toujours en demander la permission à sa maman.

Quand je veux sortir avec la petite bête, je la place sur de la ouate, recouverte de ouate, dans un panier fermé qui ne contenait guère que ma pelote de fil et un fin crochet lorsque j'emportais mon ouvrage pour aller passer la soirée chez ma vieille amie. A la maison, il a une corbeille arrangée comme un moelleux berceau. Il y vit blotti sous un couvre-pied piqué en soie bleue. Tout cela est petit, petit !

Quand on soulève cette couverture, on ne voit qu'un objet sans forme, de couleur brune. Mais bientôt l'habitant de la corbeille, réveillé, dégage de ses épaules une tête pas plus grande qu'une noix. Il montre son visage étrangement humain et regarde la compagnie avec des yeux noirs très grands, très intelligents, mais tristes.

Le corbillon est très bas, le petit singe ne s'y trouve pas en prison comme dans le panier à couvercle. Il pourrait en sortir facilement, gambader dans la chambre, grimper jusqu'au baldaquin des rideaux, s'y suspendre par sa longue et belle queue si flexible, et de là se balancer, prendre son élan jusque sur la grande armoire ou sur la flèche du rideau de mon lit.

Hélas! il ne le peut pas. Ce n'est pas le léger couvercle d'osier qui le retient captif dans son panier de promenade, c'est sa triste infirmité. Ceci m'amène à vous dire comment j'ai connu ce petit Poucet du genre quadrumane.

II

Maurice, un enseigne de vaisseau, le fils d'une amie de ma jeunesse, l'a rapporté d'Amérique, en avril dernier. A mon intention ? Nullement. Il voulait le garder avec lui pendant le séjour qu'il faisait à Paris, puis le donner à une petite sœur, là-bas, dans le grand port de Bretagne où habitent tant de familles de marins.

Maurice avait bien autre chose à faire que de se tenir enfermé tout le jour dans sa chambre d'hôtel, avec son ouistiti. Celui-ci vivait donc solitaire dans cette triste chambre, du matin jusqu'au soir.

Un jour, de très bonne heure, Maurice parut chez moi. Il m'apportait son singe dans un carton percé de trous.

— Le voulez-vous, tante Fanny ? me dit-il.

Je ne suis pas la tante du bel officier, mais c'est tout comme. Je l'ai vu naître, et il m'a affublée de ce nom dès qu'il a pu parler. Sa bonne mère, qui m'aimait tant, y était bien pour quelque chose.

— Que tu es généreux, tout à coup! m'écriai-je.

Maurice, cependant, tenait ses yeux baissés sur le petit carton et paraissait un peu gêné.

— Faut-il te dire merci? lui dis-je encore, car je me doutais de quelqu'aventure.

— Voilà, dit mon jeune homme avec hésitation, le pauvre animal a eu un malheur.

Je voulus lui prendre la boîte des mains.

— N'y touchez pas! cria-t-il. Je vais vous raconter...

— Il est mort?

— Pas tout à fait.

Maurice fit sa confession.

La veille au soir, il était rentré chez lui dans l'obscurité. En fermant sa porte il avait à moitié écrasé son ouistiti, qui, sans

doute, s'était endormi par terre. Il me l'apportait dans un piteux état.

Cela faisait vraiment trop de peine à voir. Sa longue queue, sa beauté, se trouvait brisée à plusieurs endroits, le dos était tout meurtri, les jambes semblaient paralysées. En le touchant pour examiner ses blessures nous nous trouvions bien cruels, car il poussait de faibles plaintes comme un tout petit enfant.

— Tiens, va-t-en, dis-je à Maurice avec un peu d'humeur, tu ne t'y entends pas, tu n'es bon à rien qu'à lui faire mal.

Il s'en alla comme un garçon qu'on gronde, et déjà je regrettais ma vivacité. Quand les marins sont là, c'est pour si peu de temps, et ils s'en vont si loin qu'on voudrait ne les avoir jamais grondés.

Je suis une vieille demoiselle. J'ai eu si souvent du malheur avec mes chiens, mes chats et mes oiseaux, qu'à la mort du dernier je me suis bien promis de me passer de leur société désormais. Ma vie solitaire

est attristée par le souvenir de très grandes peines; il est inutile d'y ajouter le chagrin que peut vous causer la souffrance des animaux innocents.

Mais voilà qu'on m'apporte ce petit étranger à soigner, à soulager, si je puis. Ce qui vous vient sans qu'on l'ait cherché, faut-il le repousser? Dieu lui-même, qui ne laisse pas tomber un passereau en terre, peut m'avoir choisie pour adoucir les dernières souffrances du pauvre exilé.

Je suis femme, et je crois que j'aurais été une bonne mère. Il y a de cela en moi, et l'occasion se présentant, j'en fais profiter ce faible petit être.

III

Bientôt Maurice vint me dire adieu. Il partait pour la Bretagne. Le revoir avec sa famille devait être très court. Le jeune marin allait s'embarquer à Brest,

trois jours plus tard, sur une jolie frégate, et retourner dans le pays des singes, petits et grands.

Je l'embrassai avec un grand serrement de cœur. Je sentais toute l'incertitude des choses d'ici-bas !

— Adieu, tante Fanny.

— Au revoir, mon garçon, je prierai Dieu pour toi. C'est la seule chose que je puisse faire, — et la meilleure.

Puis, essayant de sourire, je lui dis :

— Ne me rapporte plus de ouistiti, au moins.

Cela le fit rire à son tour. Mais au fond il était triste aussi, songeur.

— Je te le promets bien ! dit-il.

La tête du singe émergeait de la corbeille, et ses yeux, ouverts tout grands, semblaient nous interroger.

— S'il savait, dit Maurice, en essayant encore de plaisanter, il me donnerait ses commissions. Pauvre ouistiti !

Et il partit avec un soupir.

IV

Je ne le sauverai pas, mon pauvre petit ami, et pourtant !...

Les mères gardent l'espoir au cœur dans les maladies les plus désespérées. Elles ont deviné l'arrêt du médecin sur sa physionomie. Il est parti. Elles reviennent près du berceau, lutter, soigner, essayer encore un remède, leur remède à elles !

Quelquefois Dieu leur accorde un miracle.

Il est certain que je gardais tout au fond de moi une espérance pour le pauvre petit condamné. Je lui continuais mes soins les plus attentifs.

Quand j'ai fini de mettre en ordre mon ménage, je m'installe au travail devant la fenêtre grande ouverte. Je tire l'aiguille avec zèle, car cet ouvrage de broderie me fait vivre. Sur le guéridon, devant moi, est

placée la petite corbeille du ouistiti. Le tête-à-tête commence entre nous deux. Nous nous faisons des signes d'amitié. Je lui donne souvent quelque chose à grignoter. Il mange si peu à la fois! Il tient dans sa petite main, une vraie main, des bribes de biscuit, de chair de cerise, il les porte à sa bouche, il se sert de ses toutes petites dents avec des grimaces si drôles!

Nous nous parlons des yeux. Je m'imagine que ses *tsi tsi*, légers et flûtés, me racontent toutes sortes de choses, bien plus curieuses que celles que je pourrais trouver à lui dire. Dans ma longue vie, rien de saillant pour intéresser les autres. Lui, ce sont les forêts vierges, la vie sauvage, l'inconnu, le fantastique du monde nouveau qu'a découvert Christophe Colomb !

L'après-midi d'été s'écoule dans ces visions lointaines. Le roulement sourd qui s'élève de la grande cité, ressemble au bruit éloigné des lames majestueuses qui viennent battre les rochers. Un rayon de

soleil, presqu'aussi brûlant que celui des tropiques, passe à travers les stores baissés et vient caresser la petite pelisse brune si facilement grelottante.

Ma fenêtre est un berceau de verdure et de fleurs, qui ne me laisse voir ni toits ni cheminées. Mon esprit rêveur se représente la frégate de Maurice traçant son sillage sur les eaux du Pacifique.

V

Les heures s'écoulent, le temps est à l'orage.

Il me semble qu'on frappe à la porte, bien doucement.

Elle s'ouvre à moitié.

— Ah! c'est toi, Lina, d'où viens-tu donc, est-ce jour de congé ?

— Je viens de la distribution des prix, dit Lina timidement.

Si je l'avais bien regardée tout de suite,

je n'aurais pas fait cette question. Toute l'apparence de la petite fille m'en aurait assez dit.

Elle a la tête toute frisée par le fer du coiffeur. Quel dommage ! pourquoi ne pas laisser, comme tous les jours, ses cheveux blonds onduler gracieusement sur ses épaules en jolies boucles naturelles ? Elle a une robe blanche trop empesée et une ceinture d'un rose vif. Elle porte à la main plusieurs couronnes de lierre en papier vert criard, et deux volumes reliés en rouge et dorés sur tranche, attachés ensemble par une faveur.

— Voilà mes accessits et mes prix, dit-elle; mère a dit que je vous les montre.

L'enfant s'avance en se tortillant, minaudant. Elle aussi a perdu, comme ses cheveux et sa toilette, le naturel des jours ordinaires.

Mais elle est jolie, gentille quand même. Je l'embrasse sur ses joues roses et velouttées comme les pêches de la saison, j'admire

les beaux volumes, j'offre à ma petite voisine ma bonbonnière ronde, toujours pleine de sucre candi.

Lina reste là, elle a l'air embarrassé et coule des regards furtifs du côté du ouistiti.

— Il dort, lui dis-je.

Le frais visage s'attriste, et j'en devine la raison.

— Ta mère t'a permis de rester ?

J'entends à peine son *oui*, prononcé très bas. On dirait que le petit singe l'a très bien entendu, lui, car il a ouvert les yeux et soulevé sa tête pour voir ce qui se passait.

— Eh bien, petite, pose tes livres, tes couronnes, tu peux t'amuser avec ton ami.

Son ami, car c'était une amitié très bien établie, s'agitait dans son corbillon. Il essayait même de faibles mouvements avec sa pauvre queue brisée.

J'établis l'enfant et le ouistiti près l'un de l'autre. Lui, sur la grande table ronde, elle, assise devant, lui parlant des yeux,

accoudée, sa tête appuyée sur ses mains. Lina redevint vite la petite fille toute simple, telle que je l'aimais. Sa robe seule gardait sa raideur. Ils me donnaient tous deux de grandes distractions.

Lina caressait doucement le ouistiti. A le voir devenir si gai avec l'enfant on devinait qu'il devait être très jeune. Ah ! s'il l'avait pu, que de joyeuses gambades il aurait fait avec elle tout autour de la chambre!

Mais Lina, près de son petit ami infirme, réprimait toute sa vivacité et lui tenait, à voix basse, un langage doux et compatissant.

La lourdeur de l'atmosphère, le doux murmure de la voix de Lina, la fatigue d'un travail pressé, firent tomber sur moi un sommeil profond, mais plein de rêves.

Je distinguais mieux ce que disait Lina. J'entendais le ouistiti lui répondre d'une voix grêle qui semblait venir de très loin.

VI

Puis ce fut lui surtout qui parla, interrompu seulement par des mots caressants, des questions de sa petite amie. Il ne m'avait jamais dit tout cela, à moi, et, dans mon rêve, j'étais jalouse de l'enfant.

— Si nous pouvions partir ensemble, Lina, disait le ouistiti, je te ferais voir mon beau cocotier, celui qui nous balançait sur le bord de la forêt, près de la grande mer. Et l'arbre aux mille branches, rempli d'ombre, de cachettes, où toute la journée se passait en jeux, en courses folles, du haut en bas.

Là, pour des centaines de petites créatures comme moi, tout était vie et joie. Des colibris nous caressaient dans leur vol rapide de leurs ailes d'or et de diamant. Le soleil envoyait de longs rayons de feu jus-

qu'à nous et les faisait scintiller. J'étais léger comme ces oiseaux, comme eux j'aurais voulu savoir chanter mon bonheur!

— Cela a passé bien vite! dit tristement Lina.

— Cela ne reviendra jamais, dit le pauvre ouistiti.

— Jamais! répéta l'enfant comme une plainte douloureuse.

— Y avait-il de grands singes, dans ton pays, et des lions, des tigres? reprit-elle au bout de quelques minutes.

— Les grands singes étaient bons comme des grands-pères. Ils s'amusaient à nous voir jouer. Tout en bas, au pied des arbres, passaient les lions en chasse, à la longue crinière, le tigre avide de proie. Mais nous étions trop petits pour eux, et cachés sous les feuilles. Je voudrais entendre encore leurs rugissements, répétés comme un tonnerre par l'écho des solitudes.

— Venait-il quelquefois des hommes?

— Une seule fois, oh! ne m'en fais pas souvenir.

— Raconte-moi donc cela, petit, dit Lina obstinée. Étaient-ce des hommes blancs?

— C'étaient des guerriers au teint cuivré. Leur tête était ornée de couronnes faites de plumes d'oiseaux du paradis. Des colliers d'or descendaient sur leurs poitrines qui étaient couvertes de dessins étranges.

— Et puis?

— Oh! pourquoi me faire raconter cela? Ils lancèrent des flèches dans l'arbre. Ma mère tomba. C'était le soir, nous étions enlacés pour dormir. Sa chute m'entraîna. Ils m'emportèrent vivant dans la grande ville au bord de la mer, et le bel officier m'acheta comme une chose rare. Bientôt les vagues balancèrent le navire qui m'emportait avec lui. Les lignes de mon pays s'effacèrent derrière les vagues qui s'élevaient si hautes entre lui et moi.

— Tante Fanny est bonne, dit doucement Lina.

— Oui, dit le petit singe, elle fait ce qu'elle peut. Elle a grande pitié de moi.

VII

Un fort roulement de tonnerre me réveilla. L'orage était au-dessus de nos têtes. Les nuées noires, au bord cuivré, que l'ouragan chassait au ciel, assombrissaient la chambre. Ma tête pesante était pleine d'idées confuses. Il y avait un grand silence. J'avais oublié où j'étais, et presque qui j'étais...

Les deux petits amis ne se parlaient plus. Le ouistiti avait renfoncé sa tête dans ses épaules, sous la couverture bleue. Il dormait. Lina, elle aussi, s'était laissée prendre par le sommeil. Sa tête frisée reposait sur la table, appuyée sur son bras nu et blanc. Il y avait un sourire sur le frais visage de

l'enfant. Elle était entrée à son tour dans le pays des rêves.

Je repris l'ouvrage tombé de mes mains. Après l'orage, un bel arc-en-ciel parut. Il me vint au cœur l'espérance de l'heureux retour de Maurice et de la guérison du ouistiti.

CASSE-NOISETTE

CASSE-NOISETTE

I

C'est la saison des noix, des noisettes, des amandes, de tous les fruits d'automne qui font le régal des écureuils. Si craintives et timides d'ordinaire, ces jolies petites bêtes, quand les prend la gourmandise, s'aventurent jusqu'aux lieux dangereux, où elles risquent leur vie, ou tout au moins leur liberté. Les noisettes mûrissent dans leurs bois écartés, mais on trouve meilleur ce qui a coûté quelque péril. Pour une noix, une amande, les écureuils se rapprochent des villages, des mai-

sons de campagne, des jardins remplis d'enfants. Là, si les garçons pouvaient se douter de leur présence, ils leur feraient une fameuse chasse.

Ce matin même, j'ai vu un écureuil. Celui-là était bien extraordinaire. Il savait parler ! Quand il a compris qu'il n'avait rien à craindre de moi, que même je ne dirais à personne l'endroit où nous nous étions rencontrés, il s'est tout à fait rassuré et m'a raconté son histoire. Elle m'a vivement intéressé.

Ceci vous explique pourquoi, enfants, je suis resté si longtemps loin de la maison, ce matin, ne rentrant pas même exactement pour le déjeuner. Je ne veux pas vous dire où vous m'auriez trouvé, si, comme vous le faites souvent, vous vous étiez mis à ma recherche.

C'était sous un noyer; il y en a tant dans la campagne, que si je ne vous dis pas sous *quel* noyer, je n'aurai pas trahi mon petit ami.

Je suis pourtant bien obligé de vous dire qu'il y a un banc sous ce noyer. Hélas ! vous allez deviner, vous connaissez toutes mes retraites favorites. Mais ne le dites à âme qui vive. Vous ne voudriez pas faire arriver malheur à mon écureuil...

J'avais apporté le livre que je tiens à lire tranquillement, en méditant et prenant des notes. Je croyais être là bas à l'abri de toute distraction.

Mais à peine assis sur le banc, j'entendis un craquement dans le noyer, au-dessus de ma tête. Puis, je distinguai très bien le bruit que faisaient de petites dents aiguës en brisant une coquille de noix.

Du reste, par ce beau matin d'été, l'arbre avait de nombreux visiteurs. Il s'y faisait, du pied à la cime, de grands remue-ménage. Il y régnait vie et gaîté. Beaucoup d'oiseaux sautillaient de branche en branche en poussant leurs cris d'appel pour se dire leurs bonnes trouvailles, et se réjouir ensemble. Ils se régalaient, plongeant leur

bec dans les noix entr'ouvertes. Au sommet du noyer, on entendait le croassement des corbeaux et le vol de leurs lourdes ailes, qui les portaient d'un arbre à l'autre.

Je ne me serais pas dérangé dans ma lecture pour les animaux que je voyais ou entendais tous les jours. Mais celui qui possédait de si bonnes petites dents n'était pas une rencontre ordinaire. Je devinais bien qui ce pouvait être, et je me réjouissais déjà de vous raconter que j'avais vu, ce matin, un de ces sauvages habitants des grands bois. Il devait être plus gros que les pinsons et les merles, environ de la taille d'un corbeau. Mais sa belle queue touffue en faisait un personnage de conséquence. Je levai la tête bien doucement, et je le vis en effet, assis à l'entrecroisement de deux branches, près du tronc de l'arbre.

Sans doute cet écureuil-là connaissait déjà les hommes. Il avait dû juger, par le genre de mes occupations, que je le laisserais bien

tranquille. Ma présence ne paraissait nullement le gêner.

Lorsque, seul au milieu de la nature, j'écoute les mille bruits que font les bêtes grandes et petites, ou bien les sons délicats de harpe éolienne produits par le vent qui passe dans le feuillage, sur les près et les épis mûrs, je crois à tous les contes qui ont charmé mon enfance. Je crois à l'arbre qui parle, à la fontaine qui rit. Je crois surtout que toutes les créatures vivantes ont un langage pour se parler entre elles. J'imagine qu'elles doivent quelquefois parler de nous, en mal ou en bien, que souvent aussi elles se moquent un peu des hommes, qui font les fiers et qui ne savent cependant pas les comprendre.

Ainsi, tout en lisant, je me laissais bercer par les notes et les paroles, et toute l'harmonie de cette musique qui remplissait la campagne.

Mon écureuil, lui, s'en donnait toujours à cœur joie, de grignoter et de savourer sa

noix. Il avait des petits claquements de langue de vrai gourmet.

Soudain, j'entendis un chuchotement, et je compris ces mots, qui passèrent comme un souffle entre les feuilles:

— Viens donc goûter comme elles sont bonnes, juste à point.

— Je préfère les noisettes, lui fut-il répondu. Elles ont un goût bien plus fin.

— Oh! les noisettes, c'est toujours la même chose.

Il y eut une dégringolade dans les branches. Certainement l'écureuil avait été rejoint par un camarade de son espèce. Malgré sa préférence pour les noisettes, le nouveau venu ne dédaignait pas les noix, et le festin reprit de plus belle.

Une coquille vide vint tomber devant moi en m'effleurant le nez.

Pour le coup, je fermai mon livre. Mais je restai bien tranquillement assis, pour ne pas effaroucher les deux écureuils.

— Ohé, mes petits amis, dis-je en m'effor-

çant de prendre une voix fine et flûtée comme celles que j'avais entendues, envoyez-moi donc une belle noix bien mûre au lieu d'une coquille vide.

Il y eut aussitôt dans le noyer de tout petits éclats de rire. Une belle et grosse noix vint tomber sur mon chapeau et, faisant le ricochet, roula à terre.

— Merci! dis-je en riant de mon côté. Vous n'avez donc pas peur de moi?

— Oh! non, presque pas. Nous vous connaissons bien. L'hiver, quand nous avons la famine chez nous, à cause de la neige qui couvre tout, nous venons quelquefois jusqu'à votre maison. Nous vous avons vu mettre beaucoup de miettes de pain sur votre fenêtre, pour nourrir les oiseaux. Tout à l'heure, Maître Corbeau m'a raconté que vous aviez délivré une mouche qu'une grosse araignée allait dévorer.

— Il est vrai, dis-je, que je ne voudrais pas faire du mal à un moucheron, bien moins encore à un joli écureuil.

II

La confiance ainsi établie entre nous, Monsieur l'Écureuil descendit plusieurs étages pour se rapprocher de moi. Je le vis perché presqu'à la portée de ma main.

De sa queue en panache il ombrageait son dos.

Ses yeux vifs me regardaient très hardiment, comme une vieille connaissance. Il avait un air fort malin, secouant la tête et faisant toutes sortes de petites grimaces très expressives.

— Vous êtes venu ici de bonne heure, ce matin, lui dis-je.

— Oui, répondit-il avec un petit rire de satisfaction. Je me suis levé avant le soleil.

— Et l'autre ?

— L'autre, c'était mon fils. Il est déjà re-

parti. Il veut aller plus loin. Les enfants, ça bouge toujours. C'est un imprudent qui ne suit pas mes conseils.

— Ah! vous êtes un vieux! dis-je en le regardant de plus près. Je vis alors quelques poils blancs mêlés à son pelage d'un beau roux.

— Un vieux encore assez vert, dit l'écureuil un peu choqué, car je viens de loin malgré mon âge.

— Où demeurez-vous?

— Dans un frais petit vallon, tout ombragé par un bois de hêtres, là-bas, derrière la première montagne. Nous sommes une grande société d'écureuils. Je suis gourmand, j'aime follement les noix, c'est pourquoi je viens les chercher jusqu'ici. Maintenant je me repose un peu avant de rentrer chez moi. J'aime à venir dans cette campagne, car on n'y rencontre que de bonnes gens.

— Personne ne songe à faire du mal aux écureuils.

— Par exemple! s'écria-t-il, vous vous

trompez bien. Vous changeriez d'avis si vous saviez ce qui se passe.

— Il vous est arrivé malheur ?

L'écureuil fut si long à me répondre que je crus avoir commis une grosse indiscrétion.

— Après la pluie, le beau temps, reprit-il enfin. Le calme du présent me fait un peu oublier ce que j'ai souffert dans ma jeunesse

— Je désirerais bien connaître vos aventures.

— Je n'aime pas à y penser, dit-il brusquement.

— Je vous assure que ce n'est pas par pure curiosité.

— Si vous n'étiez qu'un curieux, repartit-il, vous ne sauriez rien. L'indifférence est trop pénible à ceux qui ont été malheureux.

— Vous m'intéressez beaucoup, lui dis-je.

Cette fois encore, l'écureuil ne parla pas tout de suite. Enfin il parut se décider et fit entendre un petit hem ! hem ! sans doute pour s'éclaircir la voix.

— Eh bien ? dis-je encore pour l'encourager.

Il commença son récit, sa petite voix aiguë tremblait un peu au souvenir de ses grandes infortunes.

III

Ma vie a tristement commencé, dit-il. J'ai vu ma mère tomber raide morte du haut d'un amandier. Le garde champêtre l'avait tuée, par pur caprice. Faute de gibier, il avait exercé son tir sur la première bête venue. Que pouvait-il faire d'un écureuil? Il l'a empaillé. Sa maison est à l'entrée de la vallée. Il me faut voir chaque jour cette pauvre mère, grignotant une amande, derrière les vitres. Par exemple, elle a l'air bien vivante, avec des yeux très brillants. Mais c'est toujours la même amande.

— Ce premier malheur, continua l'écureuil, arriva quand nous autres enfants

étions très jeunes. Nous nous tenions encore blottis au fond du nid, n'osant pas trop nous risquer dehors. Un jour, je vis, en me réveillant d'un petit somme, deux gros yeux qui me regardaient d'un air bien méchant. Au même moment une main rude fouilla le nid et me saisit. Benoît, le plus mauvais gars du village, nous guettait depuis longtemps. Il savait bien que nous n'avions plus de mère pour veiller sur nous.

Je laissai l'écureuil se remettre d'une émotion bien naturelle et fus très surpris de l'entendre me dire tout à coup, d'une voix presque gaie:

— Vous ne savez pas? J'ai été à Paris.

— A Paris?

— Oui, oui!

Là-dessus, un petit éclat de rire.

— Avec Benoît?

L'écureuil se gratta l'oreille avec sa patte droite.

— C'est ce que je ne puis pas dire pour sûr. Je suis resté si longtemps dans la

poche de ce mauvais drôle qu'il m'aura peut-être bien emporté avec lui jusqu'à Paris. Tous les garçons ne veulent-ils pas y aller une fois?

— De quoi vous souvenez-vous?

— Quand je suis sorti d'un long étourdissement, je ne savais pas du tout où j'en étais. Je me suis vu tout à coup dans une cage qui ressemblait à un tambour renversé, où il me fallait tourner, tourner. Voilà encore ce qui m'a fait perdre mes idées! Je m'accrochais aux barreaux par mes pattes. Au commencement je tombais toujours sur le dos.

— Où était cette cage?

— Sur le grand boulevard de Paris, devant la boutique d'un marchand d'animaux. Il m'obligeait à faire tourner ma prison chaque fois qu'il venait quelqu'acheteur. C'était un vrai supplice! Dans d'autres moments on ne prenait pas garde à moi. Alors je me tenais bien tranquille et je me disais: Pendant que tu es à Paris, la plus belle ville 'du monde, ouvre les yeux bien

grands, pour tout voir. Au moins ton malheur t'aura servi à quelque chose. Au retour au pays, dans les veillées, tu en auras à raconter !

Vrai, maintenant, je n'ai jamais fini de répondre à leurs questions.

— Vous n'étiez pas tout seul, dans ce magasin ?

— Non, certes. Je n'y comptais même pas pour grand'chose, c'est si commun, un écureuil ! J'avais autour de moi une compagnie bien intéressante. Il y avait des perroquets, des singes, des oiseaux rares. Tout cela faisait un train ! J'entendais là des histoires de l'autre monde.

Beaucoup de mes compagnons ne supportèrent pas l'hiver. On les soignait pourtant bien mieux que moi. J'ai vu mourir des singes, de délicates perruches, des oiseaux-mouches qui tombaient un à un de leur perchoir comme des fleurettes fauchées. Quelques-uns n'avaient d'autre maladie que le mal du pays. Celle-là aurait bien pu me tuer aussi !

— Mais je me disais: Courage, ce n'est qu'un temps à passer. Dans la jeunesse on garde toujours bonne espérance. Je me laissais distraire. Je regardais de tous mes yeux la foule qui passait devant moi. Les uns étaient pressés, les autres s'arrêtaient, surtout ceux qui avaient des enfants. Je faisais mes observations. Pas un ne ressemblait à l'autre.

— Êtes-vous resté longtemps chez ce marchand ?

— Sais-je compter les mois ? dit l'écureuil avec un petit haussement d'épaule. Un jour, le marchand fit porter ma cage dans la voiture d'une dame qui venait de m'acheter. Et, fouette cocher ! me voilà parti pour de nouvelles aventures.

La dame avait une petite fille qu'on appelait Nina et qui devint ma jeune maîtresse. Elle était malade, elle avait eu envie d'avoir un écureuil. On lui aurait aussi bien donné la lune, si on avait pu. Elle était dans son lit, si pâle ! Cela ne promettait pas d'être très amusant...

Les premiers temps, je me suis ennuyé à mourir. Nina était trop faible pour jouer longtemps de suite avec moi. Pourtant elle voulait me garder dans sa chambre. On recouvrait ma cage d'un châle de couleur sombre, pour me faire croire qu'il faisait nuit en plein jour. Je n'en croyais rien, je savais bien que dehors brillait le soleil, je maudissais cette enfant gâtée, si cruelle pour moi, et je faisais alors tourner ma cage, m'y démenant avec bruit, pour la punir de son égoïsme.

Dieu met chaque petite bête là où il faut qu'elle vive pour être heureuse. C'est barbarie de les emmener ailleurs. Et de les mettre en cage, donc!

— Est-elle morte, Nina?

— Point du tout. La santé lui revenait tout doucement, et mon sort s'améliorait. Bientôt on laissa entrer dans sa chambre, par la fenêtre grande ouverte, l'air et le soleil. On mit ma cage sur le balcon, elle s'amusait de voir mes gambades. Elle me tendait

des friandises au travers des barreaux. Mais elle retirait bien vite ses doigts. On lui avait dit que les écureuils ne s'apprivoisaient jamais et qu'ils mordaient quelquefois.

Il eut un petit rire féroce.

— Certainement, reprit-il, j'aurais mordu jusqu'au sang le méchant Benoît, si j'avais eu mes dents alors. Et puis, je ne suis pas un de ces favoris de salon qui se font dorloter sur les genoux. Mais mordre Nina, quelle lâcheté!

— Il est tard, dis-je alors, mon ami l'Écureuil. Votre histoire m'intéresse tant que je n'ai pas entendu la cloche du déjeuner. Elle doit avoir sonné. Je reviendrai demain, car je vous assure que je désire beaucoup entendre tout ce que vous avez encore à me raconter.

— Maintenant ou jamais! s'écria l'écureuil, gesticulant avec emphase de ses deux pattes de devant. Demain je ne reviendrai pas, moi ! La course est longue, et nos bois sont pleins de noisettes et de faînes.

Je me rassis, résigné. Les vieux sont très jaseurs; il se faisait, en racontant, plaisir à lui-même. Et c'était si drôle, cette conversation d'écureuil, l'occasion était unique.

IV

J'ai presque fini, dit-il d'un air satisfait. Il me reste à vous raconter mon retour à la liberté, au bonheur,

Dans les bois qui m'avaient vu naître.

Quand Nina fut tout à fait rétablie, elle ne s'occupa plus guère de moi. Elle avait bien d'autres distractions. Le jour de la fête de son frère, un collégien de neuf ans, elle lui fit cadeau de ma cage et de ma petite personne. Cela me causa de vives inquiétudes. Je préférais une maîtresse capricieuse, comme Nina, mais bonne et douce au fond, à ce gamin de Gaston. Pendant

que sa sœur était malade, je n'avais fait sur lui que de fâcheuses remarques. Il entrait très rarement chez elle et ne s'y gênait pas pour faire du bruit ou des sottises, touchant à tout, agaçant Nina, qui reprenait alors de la fièvre. Il faisait aussi tourner ma cage comme un tourbillon. Une fois même je confesse que je lui ai mordu le bout du doigt. Rouge de colère il m'avait appelé: « Vilaine bête ! »

Je croyais donc souffrir avec Gaston mort et martyre. Mais j'en fus quitte pour huit jours de misère. Au bout de ce temps Gaston reçut un joli chien et ne s'occupa plus de moi. Pauvre chien !

— Qui a pris soin de vous, à ce moment là ? demandai-je.

— Ma petite amie Nina, par pure pitié. Son cœur était tout changé pour moi, d'ailleurs. Il me paraissait qu'elle m'aimait bien et qu'elle désirait me voir content.

Un jour elle me trouva l'air triste.

— Marton, dit-elle à sa vieille nourrice,

qui prenait toujours soin d'elle, qu'a donc Casse-noisette ?

C'est le nom que m'avait donné Nina.

— Il s'ennuie, pardi ! s'écria Marton. Croyez-vous qu'il est fait pour cette vie-là ? Ça a toujours été une cruauté de mettre en cage un écureuil.

— Il s'ennuie, répéta Nina d'un air pensif. Et moi, je suis si heureuse ! Marton, je n'ai su voir cela qu'aujourd'hui. Il a été malheureux tout le temps, bien sûr, le pauvre petit !

— Bien sûr, affirma la nourrice d'un air grave.

— Il faut le reporter dans les forêts, lui rendre la liberté.

— Je m'en charge, dit Marton.

— Toi ! ma vieille bonne, s'écria Nina, en lui sautant au cou. Justement maman t'a donné congé pour aller cet été dans ton pays. Car tu es pâle, tu es fatiguée, tu n'as pas dormi pendant ma maladie.

C'était plaisir de voir Nina caresser sa

fidèle nourrice, après l'avoir tant bousculée lorsqu'elle était sa garde-malade.

— Il y a des bois chez toi? demanda-t-elle.

— C'en est plein, dit Marton; puis elle ajouta une réflexion qui me fit frémir.

— Il me faudra donc porter cette cage tout le temps du voyage? Ce sera joliment embarrassant!

— Plus de cage, jamais! s'écria Nina. Je suis sûre que Casse-noisette la déteste.

Comme elle disait vrai! Mais il fallait toujours m'enfermer dans quelque chose, pour voyager.

— On le mettra dans une boîte qui aura des trous, dit Nina. C'est comme cela que voyagent les animaux du Jardin d'Acclimatation.

— Convenu, dit Marton.

V

Je pris patience, ce devait être ma dernière prison avant la liberté.

Quelques jours plus tard, après avoir bien roulé en chemin de fer, puis dans une vieille diligence, la boîte s'ouvrit, je bondis dehors. Quelles délices, quelle ivresse !

Chose incroyable, et vraie pourtant, foi d'écureuil, Marton et moi nous nous trouvions être du même pays. La bonne femme me rendit la liberté dans mon vallon, au pied des arbres où j'étais né, où j'avais joué tout petit, où le méchant Benoît était venu m'enlever.

Marton était si contente qu'elle oubliait toute la peine qu'elle avait prise en se chargeant de moi pendant ce long voyage. Elle avait grand plaisir à me voir reprendre ma liberté. Je la lui devais bien !

Je me sentais tout raidi, et il me fallut un moment pour me secouer, étirer mes membres et me reconnaître. Bientôt, aussi agile qu'un autre, je grimpai le long du tronc du plus vieux hêtre. Atteignant une branche qui s'étalait sur la prairie, je m'y

balançai avec grâce, me faisant voir à Marton dans mes premiers transports.

C'était ma manière de la remercier.

Voici bien longtemps que ces choses se sont passées. Je vis heureux, en famille, et j'ai beaucoup d'amis. Tant d'aventures m'ont rendu célèbre, on vient me voir et me consulter de très loin. J'ai empêché plus d'un jeune écureuil d'aller courir les aventures. Je ne l'aurais pas fait moi-même de mon plein gré.

Je n'ai jamais rencontré Benoît. Il aura quitté le pays. Je ne lui souhaite pas d'être malheureux; mais quelquefois c'est ce qui rend meilleur.

Si vous voulez voir Marton, elle vit tout près d'ici, dans la maison où elle est née, voici bien longtemps de ça. Ses maîtres la lui ont fait réparer. Ils viennent la voir en été. Elle les aime, elle regrette Nina, mais elle est tout de même contente de vivre chez elle et d'avoir aussi retrouvé sa liberté.

VI

Ici finit l'histoire de Casse-noisette. Avant de me quitter, il m'a fait un salut de vrai gentilhomme. Évidemment il a vu à Paris le meilleur monde. Je lui ai demandé la permission de lui rendre sa visite en vous emmenant avec moi, enfants. Il me l'a très gracieusement accordée. Si vous vous tenez bien tranquilles, pour ne pas effaroucher ces jolies petites bêtes, il nous présentera toute la société du vallon. Ces messieurs et ces dames n'auront jamais à se plaindre de nous, n'est-il pas vrai? Partons tout de suite, si vous voulez, et en passant, entrons chez la bonne Marton.

LE CADEAU DE TANTE ÉLISABETH

LE CADEAU DE TANTE ÉLISABETH

I

On dit que les petites filles aiment, bien jeunes, à porter de jolies toilettes. J'en ai vu, hélas! qui, dès l'âge de quatre ou cinq ans, minaudaient déjà devant une glace, s'y regardaient de haut en bas, par devant et par derrière, faisant des révérences en adressant mille grâces et mille sourires à la vaniteuse enfant qui, dans la glace, leur répondait.

Mais les petits garçons ont aussi leur vanité, qui l'aurait cru? Avant d'être arrivé à

l'âge où l'on surveille son menton pour y découvrir quelques poils follets, où l'on caresse une moustache imaginaire, où l'on met volontiers une cravate très voyante, la vanité, pour un garçon, consiste surtout à vouloir être habillé *comme tout le monde*.

Au fond, c'est la grosse question pour filles et garçons. — Être condamné à porter une robe, un chapeau, dont la forme inusitée pourrait faire retourner un passant et attirer les quolibets des camarades, c'est tout simplement un supplice intolérable.

Pourquoi donc le petit Arnold a-t-il dit si sèchement bonsoir à sa mère tout à l'heure? Il n'a que neuf ans à peine. C'est encore l'âge où l'on grimpe sur les genoux de sa maman, où l'on jette les bras autour de son cou, où mère et fils s'embrassent sans compter les baisers.

Pourquoi, dans la chambrette où ses frères plus jeunes dorment déjà, se déshabille-t-il avec la brusquerie d'un enfant boudeur ou en colère, jetant ses vêtements

ici et là? Pourquoi ne se met-il pas à genoux dans sa longue chemise de nuit pour faire sa prière comme les autres soirs?

Si Arnold ne s'endort pas tout de suite, s'il se tourne et se retourne avec agitation à côté du cher petit frère de six ans qu'il trouble dans son sommeil, est-ce parce que, par sa mauvaise humeur, il a fait de la peine à sa maman et qu'il en est fâché?

Oh, non! c'est parce qu'il pense à ce qui l'attend demain.

Demain, pour aller au collège, il faudra qu'il mette pour coiffure une toque écossaise, avec une aigrette de plume de coq, et deux bouts de ruban noir pendant par derrière. — Cette perspective lui semble horrible. Il est en révolte dans tout son être. Il croit sentir déjà ses camarades le tirer par ses rubans. Il les entend saluer son arrivée dans la cour du collège par un « Ohé l'Anglais! venez voir! » poussé par cinquante voix moqueuses.

Au matin de ce jour qui se terminait

d'une manière si fâcheuse pour le petit garçon, le paquet contenant les cadeaux de Noël de « tante Élisabeth » était arrivé d'Angleterre. Les petits frères, et même la petite sœur de deux ans, perchée sur sa chaise haute à la table du déjeuner, avaient frappé des mains. — Leurs yeux brillants d'impatience suivaient chaque mouvement de leur mère, tandis qu'elle dénouait les ficelles et développait avec soin le grand papier noir ciré pour qu'il pût servir encore à l'occasion. La physionomie d'Arnold, au contraire, exprimait quelque défiance. Les cadeaux de tante Élisabeth sentaient l'étranger et lui avaient déjà causé certaines déceptions!

Enfin, gros et petits paquets sont défaits. Pour la maman, il y a un châle de la fine laine des îles Shetland, noir, car elle est en grand deuil. Pour la petite Lisa, une poupée au visage de cire, enveloppée de langes comme un nouveau-né, puis un joli capuchon, ouvrage de la jeune

tante pour sa filleule. Pour les garçons, quatre toques écossaises.

Les petits frères eurent bientôt mis les toques sur leurs têtes, gambadant autour de la table, s'admirant, car l'aigrette était bien jolie avec l'agrafe argentée qui la retenait.

— Je ne la mettrai pas! avait dit Arnold entre ses dents serrées.

— Tu la mettras, avait dit sa mère.

Le oui et le non de cette maman-là étaient irrévocables. Car, étant veuve, elle se trouvait toute seule pour élever quatre fils.

Elle était résolue à s'en faire obéir.

II

En s'éveillant le lendemain, Arnold trouva ses vêtements pliés sur la chaise à côté de son lit. Comme ils n'avaient pas de bonne, une femme de ménage seulement, qui venait le matin pour quelques heures, il comprit que sa mère était venue tout arranger pen-

dant son sommeil. Il se demanda même avec un commencement de remords si elle l'avait embrassé, si elle avait aussi peut-être prié à genoux devant son lit pour son méchant petit garçon. Mais la vue de la toque écossaise, suspendue à la place du vieux chapeau de feutre grisâtre et déformé qu'il regrettait déjà comme un cher et fidèle ami, réveilla toute la révolte de son cœur.

Il avala son déjeuner et partit sans avoir écouté un mot de la prière prononcée par sa mère, sans lui avoir donné le baiser du matin, marmottant qu'il était en retard. Il ne mit pas la toque sur sa tête, mais la tenant par le bout d'un des rubans, il lui fit faire le moulinet d'un air méprisant. Négro, le bon grand chien, l'ami particulier d'Arnold, l'accompagnait toujours jusqu'à la porte du collège. Il ne manqua pas, ce jour-là, de se mettre allégrement en route avec son jeune maître. Mais ce ne furent pas la lutte à la course, les joyeux ébats auxquels Négro était accoutumé. Arnold était taciturne, ne faisait pas

la moindre attention à son chien, qui marcha bientôt à ses côtés d'un air très abattu, la queue tout à fait basse. Le vent du Nord chassait au ciel de sombres nuées et soulevait la poussière en tourbillons.

On arrivait au pont qui était suspendu sur un beau et large fleuve. La source de ce fleuve se cachait dans la grotte bleue d'un glacier. Ses eaux, qui avaient reçu en route plus d'un torrent de la montagne, étaient encore toutes bouillonnantes de leur descente rapide. Sur le pont, le vent faisait furie. Il enleva le chapeau d'un vieux monsieur qui marchait devant nos deux amis.

« Sus! Négro, sus! » cria Arnold.

Et le chien de s'élancer en bondissant à la poursuite du chapeau, que le vent enlevait comme un cerf-volant, puis rejetait à terre, puis emportait plus loin, toujours plus loin.

Quel jeu inattendu pour le chien! jeu que le vieux monsieur, qui avait essayé de courir aussi, suivait maintenant des yeux avec

une anxiété visible, tout en essuyant de son mouchoir sa figure toute rouge. Enfin Négro posa victorieusement sa large patte sur le chapeau et resta en arrêt. Bientôt, le vieillard poursuivait sa route, sa coiffure enfoncée jusques pardessus ses oreilles.

Mais cette petite aventure avait suggéré au collégien une idée bien méchante. Arrêté au milieu du pont, il posa très légèrement sur sa tête la toque de tante Élisabeth et attendit la rafale. Elle ne tarda guère, et le vent se remit à jouer avec la pauvre toque comme avec le chapeau du passant. Négro vit là le commencement d'un nouveau sauvetage, d'une seconde partie de plaisir. C'était décidément très amusant d'aller au collège ce jour-là! Mais Arnold, au lieu de l'encourager, se mit à crier comme un furieux :

— Ici! Négro, ici!

Et lorsque le chien, confondu, mais obéissant, vint vers son maître, il reçut un coup pour sa récompense! Le regard de Négro,

levé vers l'enfant avec un étonnement touchant, Arnold ne l'oublia jamais.

Pendant ce temps, la toque allait au gré du vent déchaîné, qui d'un coup l'enleva si haut et si loin qu'elle tomba dans le fleuve. Arnold courut au parapet, se pencha et la vit flotter un instant comme un petit bateau en détresse. Puis, une vague engloutit le couvre-chef. Pauvre tante Élisabeth!

III

— Maman, dit Arnold timidement, le même soir en rentrant à la maison, où as-tu mis mon vieux chapeau?

La mère leva les yeux de dessus la lettre qu'elle écrivait, sans doute la lettre de remercîments à sa jeune sœur éloignée. Elle vit les boucles noires de son fils tout emmêlées par le vent d'hiver.

— Je l'ai donné à Christine, pour son petit

Jean qui n'en avait plus, dit-elle sérieusement.

Christine était la femme de ménage, une très pauvre femme.

— C'est que, reprit Arnold en balbutiant et rougissant, j'ai perdu ma toque.

— Comment?

Il raconta l'histoire, — à sa manière. C'était la première fois qu'il mentait. — Oh perfide entraînement de la première faute! La pauvre mère comprit trop bien la vérité. Elle dit à son fils avec une grande fermeté et une grande tristesse:

— Tu iras au collège et tu en reviendras nu-tête, mon enfant. Le reste du temps, tu resteras à la maison. Je n'ai pas les moyens de te racheter un chapeau.

— Oh! maman, s'écria Arnold éclatant en sanglots, ils se seraient moqués de moi.

La mère sortit de la chambre. Mais le soir, quand les autres enfants furent couchés et endormis, que le silence régna dans le petit appartement qu'elle habitait depuis son

veuvage, elle garda son fils aîné près d'elle. A cet enfant si jeune encore, elle crut cependant devoir confier quelques-unes de ses grandes peines. Arnold apprit d'elle qu'ils étaient pauvres, très pauvres, depuis la mort de son père, ingénieur distingué, mais sans fortune. Quand sa mère sortait, c'était pour aller donner au dehors des leçons trop peu payées. Quand elle rentrait, c'était pour coudre, raccommoder leurs vêtements jusque bien avant dans la nuit. Dans ces circonstances, sa jeune sœur, qui tout d'abord vivait avec eux, car elle était orpheline, avait bien vu qu'on n'arriverait pas à vivre de si peu. Deux ans auparavant elle s'était décidée, avec quelle douleur! à les quitter pour aller à l'étranger gagner l'argent qui manquait. Elle ne gardait presque rien pour elle du salaire qu'elle recevait comme institutrice, et ne pouvant se résoudre à ne pas fêter Noël par un cadeau, elle envoyait des objets utiles aux enfants qui usaient et déchiraient tant de choses.

Elle les choisissait comme elle pouvait dans ce pays de mode étrangère. Cette fois-ci, tante Élisabeth croyait avoir eu une très bonne idée, car on lui avait dit qu'on commençait en France à vêtir les petits garçons de costumes écossais. Elle aurait bien désiré voir l'effet de ces toques sur ces chères têtes brunes et blondes, et passer ce Noël avec ceux qu'elle aimait tant!

Arnold aurait tout donné pour retrouver sa petite toque qu'il revoyait flottant sur l'eau et lui adressant un muet appel. Fier de sa mère et de cette noble jeune fille qui était tante Élisabeth, il se serait bien moqué des moqueurs!

LE VIEUX VOISIN

LE VIEUX VOISIN

Les petits enfants ont besoin des grands-pères, et les vieillards ne sauraient se passer des petits enfants. Ce sont deux aimants qui s'attirent.

Au cinquième étage d'une haute maison de Paris, une petite fille de neuf à dix mois danse sur les bras de sa bonne. Celle-ci joue du piano sur les vitres pour faire du bruit et amuser l'enfant, qui trouve l'après-midi longue. Il pleut à verse, on ne peut sortir. Appelons cette petite fille *Mimi*, si vous voulez. C'est ainsi qu'elle se nomme elle-

même, car à cet âge si tendre, elle ne peut encore prononcer le nom de Marie.

Vis-à-vis s'élève une maison de même hauteur. Derrière les vitres du cinquième, se dessine le visage d'un vieux monsieur. Oh! quelle bonne figure vénérable, aux yeux bleus souriants. Des cheveux blancs comme de l'argent l'encadrent. Mimi, qui trouve que sa bonne a assez tambouriné sur la vitre en chantant toujours la même ritournelle, et que cela devient ennuyeux, à la fin, l'aperçoit tout à coup. Elle interrompt son petit grognement maussade et sourit à cette apparition qui lui plaît tout de suite. Elle se risque même à lui envoyer un baiser, de sa petite main rosée et potelée.

Maintenant, le jeune et le vieux visage ne veulent plus quitter la fenêtre. Les yeux bleus deviennent jeunes et gais pour répondre aux yeux bruns qui semblent raconter toute une histoire d'un pays mystérieux dont ils se souviennent. D'un côté on fait

les marionnettes et toutes sortes de drôleries, de l'autre on gazouille, on tend les petits bras vers la maison d'en face.

C'est la bonne qui se lasse la première de tout ce manège. Elle dépose le bébé sur le tapis, au milieu de jouets brisés. Désespoir de Mimi! Mais la bonne a pris son ouvrage et ne cédera pas. D'ailleurs la nuit tombe, avec la brume d'hiver. On ne voit plus rien de l'autre côté de la rue, et l'enfant va bientôt dormir dans son berceau orné d'un nœud rose.

Le vieux monsieur, dans son logis solitaire, pendant sa longue veillée, ne peut songer qu'au petit ange souriant et charmant qui lui a tendu les bras. Les tendresses refusées à son cœur pendant sa vie de quatre-vingts années semblent venir à lui aux dernières lueurs du soir. Il se réjouit du lendemain.

. . . . . .

Le lendemain fut suivi de beaucoup d'autres, et Mimi grandissait. Le vieux

voisin, lui, ne pouvait que vieillir davantage. La maman de Mimi, qui se tenait souvent aussi près d'elle devant la fenêtre, remarquait bien qu'il se levait toujours plus péniblement de son fauteuil pour venir saluer sa petite amie. Un certain printemps, il n'eut plus la force de s'avancer jusque sur le balcon.

A cette saison, ils étaient bien jolis, les balcons de ces deux maisons. Si fleuris, si verts! La vieille servante du voisin avait fait grimper des capucines le long de la balustrade. Les belles fleurs jaunes, panachées d'écarlate, avaient l'air de regarder la petite fille, s'épanouissant du côté de la lumière.

L'enfant avait planté dans trois pots à fleurs des fraisiers cueillis au bois de Boulogne. C'était son jardin. Le vieillard avait plaisir à la voir le soigner, l'arroser en se servant d'un joli petit arrosoir rouge. Un jour il se trouva que les trois fraises, si longtemps surveillées, étaient tout à fait rouges et mûres. La veille, le vieux voisin

avait envoyé à Mimi une rose de son balcon. Mimi lui envoya les trois fraises.

. . . . . .

Le vieillard n'avait qu'un désir : serrer une fois sa petite amie contre son cœur. Il avait vu croître et s'épanouir cette jolie fleur jour après jour. N'était-elle pas un peu à lui ? Aussi, se hasarda-t-il, au matin d'un jour de Noël, à envoyer à Mimi un beau livre d'images, où l'on voyait la crèche avec l'enfant Jésus, et la belle et brillante étoile au ciel. Sur la première page il avait tracé, d'une écriture bien vieillotte et tremblée, avec l'orthographe d'autrefois : « A ma chère petite voysine, de la part de son vieux voysin. »

La maman décida très vite ce qu'il y avait à faire. Elle fit préparer l'enfant pour sortir. Elle mit entre ses mains chaudement gantées un vase contenant une azalée couverte de ses fleurs roses.

« Mimi, dit-elle, ta bonne va te conduire chez le vieux voisin. »

Il ne la vit pas venir, il faisait sa sieste dans son grand fauteuil. Mais il ne dormait pas. Le jour de Noël était pour lui plus triste que les autres. « Chez ma petite amie, pensait-il, on est joyeux, nombreux sans doute. Les bougies scintillent sur l'arbre de Noël, et il y a là peut être un grand-père. »

Quand Mimi entra, le visage aussi rose que l'azalée qu'elle tenait très droit devant elle, il crut avoir une vision. N'était-ce pas Jésus Lui-même qui l'envoyait au pauvre isolé, cette grande joie? Il ouvrit ses bras à l'enfant.

Mimi lui présenta d'abord la fleur. Elle resta un moment interdite, très timide. Voir de tout près son vieil ami, qui lui parut plus vieux encore qu'à distance, c'était si étrange ! Mais sans doute le regard et le sourire du vieillard furent irrésistibles, car subitement elle se jeta à son cou et lui donna le plus doux des baisers.

La bonne de Mimi savait depuis long-

temps le nom du vieux monsieur. Les bonnes savent toujours tant de choses, qu'elles apprennent ici ou là. Mais Mimi ne le demanda jamais. Elle était très sûre qu'au ciel, où il alla bientôt après ce dernier Noël, elle reconnaîtrait toujours son «vieux voisin.»

UN VINGT-QUATRE DÉCEMBRE

UN VINGT-QUATRE DÉCEMBRE

Pourquoi leur a-t-il pris leur
mère, à ces chiffons?
V. Hugo.

I

Cette longue route, toute blanche de neige, conduit, en montant un peu, d'un village d'Alsace à une grande forêt. On dirait que le brouillard qui descend va envelopper le monde et cacher toutes choses.

Deux petites formes s'avancent sur la route, elles vont vers les bois.

C'est du côté du village que vous devriez vous diriger, petits enfants. Il vous faut

rentrer dans la chambre chaude de la tante Julie. Elle prend si grand soin de vous depuis qu'est morte votre jeune mère, il y a juste trois semaines aujourd'hui !

Mais non, ils veulent aller là-bas, vers la montagne sombre, rien ne les en empêchera. Le petit garçon, la petite fille marchent d'un pas bien résolu.

Quand on a décidé de faire ce qu'on croit être une très bonne chose, on n'a peur d'aucun danger. Qu'en savent-ils d'ailleurs, les chers petits, du péril de la nuit glacée qui vient si tôt en décembre, de la tempête de neige qu'annoncent les nuées noires, suspendues menaçantes sur le faîte des hauts sapins ?

II

— Tu vas voir, Lisette, comme il est joli, dit Abel. Tiens, donne-moi la main, il faut marcher plus vite.

Et la neige craque sous leurs petits pieds, qui trottent d'une allure plus rapide.

Il n'y a qu'un bout de chemin très court à faire dans la forêt pour arriver au but de leur course. C'est un plant de tout jeunes sapins. Abel, la veille, est venu là à la découverte. Il a choisi et marqué au tronc un de ces arbustes, et maintenant il est venu avec sa sœur pour l'emporter. Il lui avait promis de ne rien faire sans elle.

C'est vraiment un charmant petit arbre, une miniature de grand sapin. Il est tout à fait réussi, d'une belle venue. Ses branches régulièrement posées lui donnent une forme arrondie, et il s'élève bien droit au milieu de ses jeunes frères.

Abel s'est muni d'un sarcloir et se dispose à l'enlever avec toutes ses racines. Il fait ce travail très délicatement, il y met tout son cœur. Il enveloppe avec précaution le pied de l'arbre dans un mouchoir.

Les enfants ont leur idée. Ce sapin va

devenir un arbre de Noël et ne devra jamais mourir.

Abel le charge sur son épaule, Abel est fort, il a sept ans passés. C'est juste l'âge où l'on peut avoir aimé sa mère de toute son âme, et si on l'a perdue, se sentir glacé jusqu'aux moelles par le désespoir de l'abandon.

Le garçon tend sa main libre à sa petite sœur, de deux ans plus jeune que lui. Avec une grande confiance, elle fait docilement tout ce qu'il veut.

— Partons vite, à présent, dit-il. Il éprouve quelque inquiétude en s'apercevant que, tandis qu'il travaillait, le jour s'est rapidement obscurci. Les nuages bas et sombres rendent la nuit de décembre qui s'approche plus hâtive encore que de coutume.

Tout en marchant :

— Tu crois que mère le verra, l'arbre de Noël? dit craintivement la petite Lise.

— Bien sûr.

— Mais il fera tout nuit.

— Regarde donc! dit Abel, on dirait que le jour revient.

Il avait lâché la main de sa petite sœur pour lui montrer, au-dessus du village et de sa vieille église, le ciel qui s'enflammait de toute la gloire d'un beau coucher de soleil.

Du côté des bois, qu'ils venaient de quitter, les teintes noires et sinistres gagnaient en étendue; mais les enfants paraissaient avoir laissé derrière eux tout ce qui était sombre et s'avançaient maintenant dans le rayonnement que projetaient jusqu'au-dessus de leurs têtes ces lueurs de pourpre et d'or.

Bientôt cependant cette illumination fantastique pâlit, et la neige, qui recouvrait la campagne de son épais manteau, redevint d'une sépulcrale blancheur. Un frisson parcourut les pauvrets de la tête aux pieds.

Ce n'était pourtant pas volontiers que leur mère les avait quittés, si jeunes, pour s'en aller toute seule dans cette gloire

d'au-delà. Elle avait bien essayé de vivre, elle aurait désiré rester près d'eux pour les protéger longtemps contre le mal, le chagrin, la pauvreté.

III

Il se fit tout à coup de grandes déchirures dans le brouillard et les lourdes nuées. On vit paraître une à une les étoiles d'or sur des profondeurs d'un bleu sombre.

Le pèlerinage des enfants s'achevait. Après avoir tourné le village par la gauche, ils longeaient une muraille assez haute. Ils arrivèrent devant une grille surmontée d'une croix.

Cette grille était toujours entr'ouverte. Par elle on entrait dans le lieu où reposaient les corps déposés comme une semence incorruptible pour la grande journée où ils répondront à la voix souveraine du Prince de la vie. Il y avait là les anciens du vil-

lage qui avaient été rassasiés de jours, mais il y avait aussi de petits enfants, de jeunes pères et mères, trop tôt devenus des anges. Il y avait la mère d'Abel et de Lisette.

Une large allée traversait le milieu du cimetière et séparait les tombes. Peu de tombes étaient délaissées, on apprenait aux jeunes à se souvenir des grands-pères et des grand'mères. Les morts restaient très près des vivants.

Quand les autres enfants, entre les classes, commençaient leurs grandes parties de jeux sur la place du village, nos petits, depuis qu'ils étaient orphelins, venaient là, sans même en avoir parlé ensemble, car cela allait sans dire. Dans cet enclos ils avaient vu coucher leur mère, et à la maison, ils ne la retrouvaient plus.

La tante Julie s'affligeait de ne pouvoir mieux les attirer et les consoler. Elle y faisait pourtant tout ce qu'elle pouvait et les pressait bien tendrement contre son cœur. Mais pour le moment encore, les

enfants savaient trop bien sentir la différence.

Tout au fond du cimetière, un peu à l'écart, dans l'angle du mur, se trouvait cette tombe si fraîchement creusée. Sous la neige qui était descendue la recouvrir elle ne paraissait qu'une très légère éminence. A la pâle lueur de cette neige et d'un reste de crépuscule, Abel planta au chevet de la tombe le petit sapin de la forêt.

Il le planta très droit, après avoir fait le trou profond bien au-dessous de la neige. Il étendit chaque racine dans la bonne direction, il pressa de ses mains bien fermes la terre autour du tronc.

De ces mêmes petites mains adroites il avait su soigner sa mère dans les derniers temps de sa maladie, quand elle n'avait plus pu se lever. Il avait su lui soutenir la tête et porter à ses lèvres le verre d'eau fraîche qu'elle lui demandait toujours.

Quand le sapin éleva sa silhouette élancée sous le dais du ciel constellé d'é-

toiles, gardant sa sève et sa vie, les deux enfants se serrèrent en silence l'un contre l'autre. Leurs poitrines oppressées étaient pleines de sanglots. L'ouvrage terminé, leur grande peine éclata.

— Oh mère, mère! criait Abel, se jetant comme un pauvre désespéré sur la tombe glacée.

— Mère, mère! répétait sa petite sœur effrayée et toute tremblante.

— Reviens vers nous! s'écrièrent-ils tous deux ensemble.

— Dis-nous que tu es là, tout près, dit encore Abel.

— Nous t'avons apporté un arbre de Noël, dit Lise en mots entrecoupés.

— Et nous ne savons pas si cela te fait plaisir, ajouta Abel.

C'était à fendre le cœur, mais pas une âme ne se trouvait là, pour les voir, si petits, tout seuls, perdus au fond du cimetière.

Soudain, pour un moment, ils furent dis-

traits, presqu'égayés par l'idée qui leur venait.

— Nous allons l'orner, à présent, l'arbre de Noël de maman, dit Abel raffermissant sa voix.

— Oh! oui, dit Lisette.

Alors leurs poches se vidèrent. C'était donc pour faire cette surprise à leur mère qu'ils avaient demandé au matin, deux pommes rouges à leur tante Julie et un pain d'épices à Mlle Anna, qui tenait l'unique boutique du village. Ils savaient bien, les chers petits, que personne n'avait rien à leur refuser depuis leur malheur, avec la grande pitié qu'on sentait pour eux.

. . . . . .

Le petit sapin s'est fait vraiment arbre de Noël. En haut brille la croix d'honneur qu'Abel a gagnée à l'école et que le maître a attachée le matin même sur sa poitrine. Elle est la récompense du travail et de la conduite des six derniers mois. La mère n'a pas su, avant de mourir, que son Abel l'avait reçue.

— Elle le sait, maintenant, se dit le petit garçon. Il pense qu'entre les tombes et le ciel, l'espace est plein d'âmes qui reviennent voir comment se passent les choses pour ceux qu'elles ont quittés.

Plus bas, posée sur une branche, il y a la petite poupée qu'une camarade a donnée à Lisette, le jour des funérailles, pour essayer de la consoler.

Les étoiles, par milliers, brillent maintenant dans un ciel pur. Elles projettent une vraie clarté sur les enfants, sur le tertre où la neige à des reflets argentés, et sur l'arbre de Noël.

On dirait que Dieu a voulu allumer pour l'arbre privé de petites bougies toutes les petites lumières du firmament, et qu'il fait descendre sa bénédiction sur l'arbre, la tombe et les enfants.

Mais bientôt, le désespoir saisit de nouveau les orphelins. Il commençait à geler très fort, et leurs dents claquaient, leurs petits corps frissonnaient. Elle était si dure,

si froide, la terre qui recouvrait leur mère !

Cependant, l'idée de quitter le cimetière, de rentrer dans la maison chaude, ne leur venait pas. Ils ne savaient plus bien où était pour eux « la maison ».

— Maintenant, dit soudain Abel, faisons la prière du soir, à genoux, comme mère nous la faisait faire.

— Alors elle reviendra, peut-être ? demanda Lise.

— Peut-être, dit Abel, déjà trop grand pour en être bien sûr.

— Elle est un ange, dit encore Lisette, elle a des ailes, elle peut venir nous chercher.

Les deux enfants s'étaient agenouillés et joignaient leurs mains froides.

— Bon Dieu, dit Abel, il ne fallait pas nous ôter notre mère, nous sommes si jeunes.

— Si jeunes ! répéta Lise dans un sanglot.

— Rends-la-nous, Bon Dieu, ou prends-nous.

— Prends-nous, dit la petite.

— Elle sera triste, même au ciel, si nous ne sommes pas avec elle, et si nous sommes malheureux.

— Permets-lui de venir nous chercher, puisqu'elle est un ange. Nous serons bien sages dit Lisette.

— Ou bien, envoie l'enfant Jésus, dit Abel.

— Oh oui, envoie-le nous chercher, dit Lisette.

— Viens nous prendre pour nous porter près de maman, Seigneur !

Ils prononcèrent ensemble ces derniers mots, le regard levé vers le ciel, comme s'ils allaient voir se passer quelque chose de merveilleux.

Mais, ô sombre mystère, de nouveau les lourdes nuées se rapprochèrent, se rejoignirent. Et ce fut comme si, au contraire, les portes du ciel se refermaient, comme si Dieu n'avait pas écouté la prière naïve et suppliante de ces petits enfants.

La neige se remit à tomber à gros flocons, à recouvrir d'un blanc linceul la tombe, le petit sapin, et les enfants qui restaient à genoux.

III

La bonne tante des deux orphelins était la sœur aînée de leur mère. Elle lui ressemblait un tout petit peu, disait Lisette.

Julie n'était pas arrivée à temps au village pour revoir vivante la pauvre jeune veuve. Elle n'avait pas pu lui faire la sainte promesse, qui lui aurait apporté une si grande paix, de leur tenir lieu de mère. Mais elle se l'était faite à elle-même, devant Dieu, sans hésiter.

Sur de mauvaises nouvelles de sa sœur, elle avait quitté immédiatement le pays étranger, éloigné, où elle servait comme femme de chambre des maîtres auxquels elle était fort attachée. Elle était arrivée,

voyageant jour et nuit, au soir de la journée des funérailles.

Elle avait trouvé les petits orphelins endormis. Leur tante baisa, sans les réveiller, leurs visages pâlis et gonflés par les larmes. Puis, au matin, ils l'avaient vue là, penchée sur eux, et ils s'étaient sentis pressés contre son sein.

Elle ne songeait plus à les quitter. Elle savait trop bien que, remplacer une mère, personne ne le peut. Mais personne, dorénavant, ne pourrait les aimer davantage, les soigner plus tendrement qu'elle-même, qui se trouvait être d'une si proche parenté.

Julie s'était donc installée dans la maisonnette que son beau-frère, qui était charpentier, avait bâtie peu d'années auparavant pour y amener sa jeune femme. Julie n'apportait avec elle qu'une faible somme, car depuis que sa sœur était devenue veuve, et d'une chétive santé, elle lui avait envoyé à mesure tout ce qu'elle gagnait. Mais elle était habile ouvrière, et son humble ambi-

tion était de devenir la couturière du village. Dans les châteaux voisins on savait déjà qu'elle avait habillé de grandes dames, et on penserait peut-être aussi à réclamer ses talents. Elle était donc soutenue par de bonnes espérances pour gagner sa vie et celle des enfants qu'elle adoptait.

En cette soirée du 24 décembre, elle est toute affairée, l'excellente fille, derrière sa porte bien close, que le vent secoue par instants.

— A quoi donc travaille-t-elle, à cette heure ?

Oh ! tout simplement à orner, elle aussi, un arbre de Noël, un joli sapin bien arrondi, qui semble le frère jumeau de celui du cimetière. Elle a été le couper elle-même, dans le même endroit de la forêt, pendant qu'ils étaient à l'école.

Elle aurait désiré voir rentrer à présent Abel et Lise, car tout est prêt. Dans le village, où elle avait l'estime de tous, plusieurs personnes lui avaient fait de petits cadeaux

pour qu'elle pût préparer une fête de Noël aux orphelins. On savait qu'elle n'était pas revenue riche au pays. Le vieux facteur, un peu bavard, n'avait pas laissé ignorer que bien souvent il avait apporté à la jeune veuve des lettres chargées venant de l'étranger.

— Certainement, se disait Julie en regardant l'arbre qu'elle venait de décorer, il doit être tout aussi joli que celui de Noël dernier, peut-être même davantage. Pauvre sœur, elle ne pouvait pas faire grande fête. Mais eux, ils penseront tout autrement.

Elle s'assit, découragée. Combien lui faudrait-il de temps pour gagner ces cœurs d'enfant qui n'avaient qu'un amour, qu'une pensée au monde! Morte comme vivante, leur mère les gardait tout entiers.

— C'est tout naturel, se disait la pauvre vieille fille, ne voyant plus l'arbre de Noël qu'à travers le brouillard que lui faisaient les larmes dont ses yeux se remplissaient.

Julie se leva et passa encore en revue tout ce que portait son petit sapin.

D'abord, de jolies pommes blanches aux joues rouges, des pains d'épices, d'autres gâteaux ronds et sucrés dont elle avait apporté la recette d'Angleterre. Plus bas, un sac de billes, un autre plein de perles, deux mirlitons, un petit cheval de bois, une poupée en chiffons, aux yeux de perles noires et brillantes, une merveille. Cette poupée était son ouvrage. Au pied de l'arbre, quelques vêtements bien douillets, des gants munis du pouce seulement, rattachés ensemble par un long cordon, qu'elle avait tricotés là-bas, longtemps avant de venir.

Sur le faîte élancé du sapin, elle a posé l'ange de la nuit de Noël. Un ange radieux, à la tunique flottante de blanche mousseline. Sur la tête une couronne d'or, et il a des ailes, de vraies ailes. Elles sont déployées comme s'il descendait dire aux bergers de Bethléhem la bonne nouvelle, sujet d'une si grande joie!

— S'ils allaient croire qu'il vient du ciel,

que c'est leur mère qui le leur envoie ! se dit la tante Julie, maintenant fière et heureuse de la fête préparée par elle.

Elle connaissait la candeur des petits enfants.

On n'a guère de petites bougies faites exprès pour la circonstance, dans les campagnes. Mais autour des bougies de grosseur ordinaire, il y avait de jolis papiers transparents de couleurs variées, qui figuraient des lanternes vénitiennes.

Alors, saisie d'une anxiété subite :

— Mais où restent-ils donc, les petits ? dit-elle à demi-voix. Ils devraient être rentrés, à cette heure.

IV

Malgré l'ombre, qui petit à petit était venue remplir la chambre, elle ne s'était pas tout d'abord inquiétée, la bonne tante. Il fait nuit si tôt, en décembre !

Dans les campagnes, les enfants, même tout jeunes, jouissent d'une grande liberté. Ces petits-là se retrouvaient toujours dans quelque maison du village, et toutes les maisons étaient rapprochées les unes des autres. Surtout depuis la mort de leurs parents, ils se sentaient bien accueillis partout. Dans les familles nombreuses, ils se mêlaient aux autres enfants, et là où il y avait des vieux, qui avaient vu grandir leur maman, on était toujours content de voir arriver la petite paire, ces deux pauvrets se tenant par la main. C'était une distraction pour les vieilles gens, puis Abel leur faisait déjà leurs commissions avec une grande complaisance. Il était tout fier de se rendre utile.

Cependant, ce soir-là, ils étaient vraiment trop en retard. La vraie nuit, toute noire, était arrivée, tandis que leur tante, un peu absorbée, leur préparait sa grande surprise.

Elle ouvrit la porte, une raffale lui chassa de la neige en plein visage. Effrayée, aveu-

glée, elle jeta un châle sur sa tête et s'élança dehors.

De maison en maison elle cherchait ses petits agneaux, et personne ne pouvait lui en donner des nouvelles. Pourtant il se trouva une fillette, qui, sur les trois heures, les avait vus partir du côté de la forêt.

A cette idée, Julie crue devenir folle.

Le village entier prit l'alarme. On alluma des lanternes, on suivit la pauvre tante qui courait en avant. Elle enfonçait dans la neige fraîche, luttant contre le vent violent qui la repoussait en arrière.

— Oh! mon Dieu, se disait-elle, ils doivent être morts de froid par un pareil temps, ils se sont perdus. Comment ai-je pu être si tranquille, leur mère se serait inquiétée plus vite que moi! Mais qu'allaient-ils donc faire dans la forêt?

Elle avait dépassé la grille sombre du cimetière. Subitement, elle revient sur ses pas. Elle a le pressentiment qu'ils sont entrés là, au lieu de revenir à la maison.

Ce n'est pas la forêt qui les a gardés, les pauvres petits, c'est sûrement le lieu où ils ont vu porter leur mère.

La tante Julie les a trouvés, Abel, Lise, encore à genoux, enlacés, tout raides, joue contre joue. La neige, rapidement, s'entassait sur eux.

Le cri déchirant qu'elle poussa était bien celui d'une mère. Ceux qui l'entendirent en frémirent et ne l'oublièrent jamais.

Elle les pressait contre elle, cherchant à leur communiquer toute sa chaleur, arrachant son châle, et jusqu'à sa jupe, pour les en couvrir.

Les paysans, l'ayant rejointe, l'aidèrent à les rapporter à la maison.

Par la grâce de Dieu, on réussit à les réveiller. Faut-il dire : « par la grâce de Dieu », pour ces petits enfants orphelins, qui auraient eu un réveil bien plus beau, près de leurs parents, au Paradis ?

Mais il y a leur tante Julie, qui rit, qui pleure, dans de vrais transports de

joie, et qui va leur allumer leur arbre de Noël.

S'ils étaient morts, elle ne se serait plus souciée de vivre, la pauvre fille solitaire!

Il y a aussi, ici-bas, un chemin béni à parcourir, sur les traces du saint enfant né à Bethléhem au premier Noël. Jésus a voulu vivre et grandir sur la terre, et ne remonter dans la maison de son Père qu'après avoir donné à tous un saint exemple.

V

Le lendemain, pendant que sonnaient les cloches de Noël à la vieille église, on est allé planter le second petit sapin au cimetière, à côté du premier. Les enfants leur ont donné leurs noms. Pour le moment tout semble dormir du grand sommeil de la mort. Les petits arbres vont disparaître sous la neige qui tombe toujours.

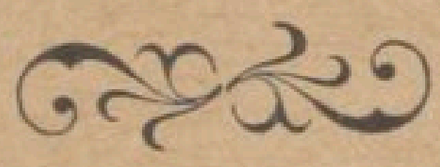
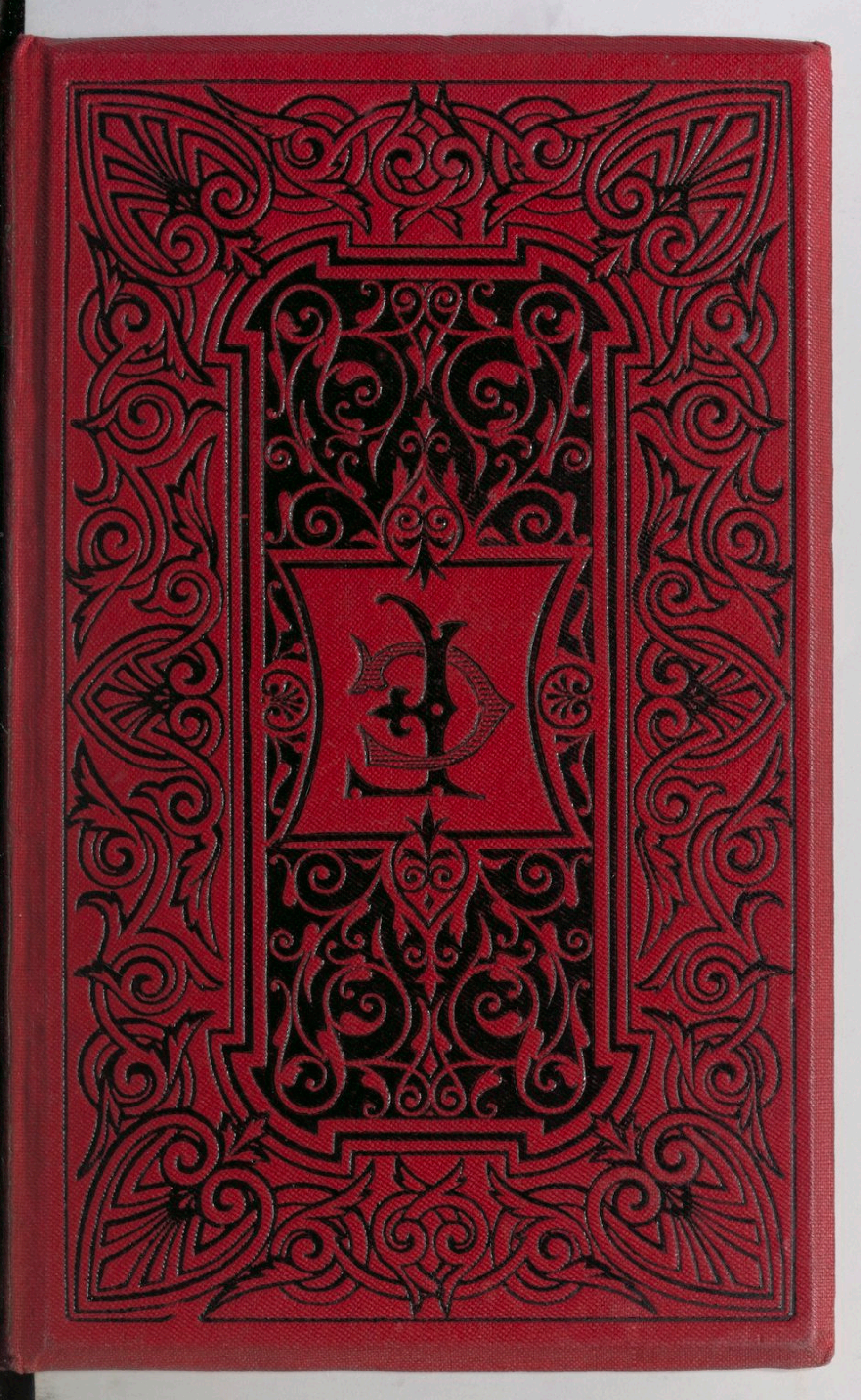
Mais cette neige même les protège contre

le vent glacé du rude hiver d'Alsace. Vienne le printemps, ses chaudes haleines, son glorieux soleil, tout renaîtra.

Les sapins jetteront alors leurs jolies pousses d'un vert tendre et se mettront à grandir en même temps que les enfants. Ceux-ci comprendront qu'un jour il n'y aura plus de mort, et que certainement Dieu fera tout revivre au printemps de la grande résurrection !

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Ce que vit un moineau de Paris	3
Le grand voyage d'un petit chat	37
Les trois baroques	61
Le ouistiti	83
Casse-noisette	105
Le cadeau de tante Élisabeth	131
Le vieux voisin	145
Un vingt-quatre décembre	155



STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH — 3943